

JOURNAL DES DEMOISELLES

GALERIE LITTÉRAIRE

SALMON MACRIN. L'HORACE FRANÇAIS

(FIN.)

François I^{er} & Marguerite de Valois comblaient à l'envi Macrin de leurs bienfaits. Plus d'une fois, même, l'auguste *protecteur des lettres*, qui, à ses moments perdus, comme chacun sait, se piquait de poésie, daigna faire traduire en vers latins, par son valet de chambre, les inspirations françaises de sa royale muse. En revanche, Clément Marot, ami de notre lyrique & son collègue à la cour, faisait passer de temps à autre dans son naïf gaulois les poésies latines de l'*Horace français*.

A son tour, Macrin voulut s'essayer dans cette jeune poésie française, à peine sortie avec Marot de son berceau du moyen âge, & qui bégayait encore ses rondeaux & ses ballades, en attendant la grande voix de Ronsard. Du Verdier nous affirme, dans sa *Bibliothèque française*, avoir vu *manuscrits*, & signés du nom de Macrin, des *épigrammes français* (épigramme était alors du masculin) *bien troussés à l'imitation des grecs*, entre les mains d'un libraire de Poitiers, qui ne peut être qu'un membre de la célèbre famille des Marnef. Macrin était en relation avec eux, notamment avec Enguilbert, qui tenait sa *boutique* à l'enseigne du *Pélican*, près du palais de justice;

& plus d'un recueil latin de notre poète parut chez ce dernier imprimeur.

Quoi qu'il en soit, les poésies françaises que mentionne Du Verdier sont perdues pour nous, & des recherches multipliées n'ont pu me les faire découvrir encore. Je le regrette vivement : ce serait une bonne fortune littéraire que de pouvoir comparer le style français de Macrin avec celui de ses contemporains immédiats, Marot par exemple, ou Saint-Gelais, & constater la différence que son érudition classique, son habitude de penser & d'écrire en latin, devaient mettre entre le docte humaniste & la plupart de ses ignorants mais spirituels amis.

A cette brillante époque de son existence, Macrin réunissait donc les deux choses les plus rares & les plus enviées d'ici-bas, le bonheur & la gloire. En fait de gloire, tout un monde néo-latin retentissait de son nom & de ses vers. Quant au bonheur, toutes les fois qu'il pouvait quitter sa prison dorée de la cour, pour venir respirer l'air du pays natal, il le trouvait dans sa maisonnette des champs, dans les allées de son petit jardin, à l'ombre de son verger silencieux.

« Jardin en fleurs, » s'écrie-t-il quelque part, « vigne aux grappes gonflées, dont les ceps en quinconce s'alignent avec symétrie; charmille qui fais le bonheur des oiseaux; source d'eau vive qui jaillit sans cesse; & toi, maisonnette des champs que recouvre un agreste glaieul; solitude qui m'es si douce, délicieux ermitage, repos de mes fatigues! ah! quand pourrai-je vous revoir, & jouir de votre gentille retraite! Quand pourrai-je, rendu à moi-même, tantôt me promener dans mon petit vignoble, mon verger, mes ombreux bosquets; tantôt m'étaler sur la pelouse où la rosée scintille; près d'une fontaine qui fuit en tremblotant!... »

Oui, le bonheur, du moment qu'il retournerait se délasser au doux foyer héréditaire, le bonheur lui souriait sur le seuil, dans la personne de sa blonde & gracieuse Gélonis. Adorée de son mari, la jeune femme le payait de retour. Et c'était justice: changeant le nom prosaïque & bourgeois de *Guil-lonne* en celui bien plus doux & bien plus poétique de *Gélonis* (d'un radical grec qui exprime l'idée de *sourire*), l'Horace français chanta cette moitié de son âme sur tous les tons possibles de la lyre latine, &, prodiguant à son idole les caresses poétiques les plus tendres, les diminutifs les plus gracieux du gracieux idiome de Catulle; il lui consacra les plus belles, peut-être, & les plus fraîches de ses poésies. Il ne paraît pas qu'aucun nuage sérieux ait jamais troublé, pendant vingt-deux ans qu'elle dura, cette union charmante & féconde. Féconde, en effet: l'antique Niobé, avant sa terrible disgrâce, ne devait pas être plus heureuse & plus fière que Gélonis. Elle donna douze enfants à son mari, à cet époux unique dans son genre, toujours aimé, toujours aimant!

Aussi, comme il se complaisait à nous introduire dans sa tranquille demeure! comme il saisit avec empressement le premier prétexte venu pour nous admettre à tous ses petits secrets de famille! Un jour, il s'agit de Suzanne, son aînée, une fillette de cinq ans:

« Bijou de ton père, » murmure-t-il, « ma jolie Suzanne, l'aînée de mes enfants (depuis qu'Honoré, depuis qu'Hélène ont été la proie de la Parque sombre),

« En attendant que ta beauté (c'est mon vœu) te donne le pas sur les jouvencelles de Loudun, & que ton front rayonne sous la pourpre, sous les émeraudes indiennes,

« Commence déjà ta petite éducation: heureux sont les auspices, & les nymphes du Pinde t'ont prise en faveur; ose, guidée par ta mère, parcourir les bois sacrés de la Piérie.

« Courage! risque un pied dans les chœurs dansants de Phébus, & livre-toi tellement aux doux jeux des Muses, que les chastes sibylles, que l'antique Corinne te cèdent la palme de l'éloquence.

« Vivant portrait de ta mère par ta beauté mignonne, par l'éclat de ton blanc visage, puisses-tu, du côté de la science & des dons de l'esprit, te voir sa supérieure, ou du moins son égale!

« Après avoir, dans ton âme docile, fait pénétrer les meilleures leçons, c'est encore elle qui t'apprendra, sous une main, sous une aiguille artiste, à varier de fins tissus. »

Une autre fois, nous l'entendons se plaindre en ces termes, assis au chevet de Charles, ou, pour parler comme lui, de Charilaüs, son jeune fils, malade de la fièvre:

« Hé quoi! mon Charilaüs, la fièvre te dévore! Ange de deux ans, elle t'enlace d'un réseau de feu! Furieuse, elle ravage en secret tes membres délicats; elle court dans tes veines brûlées!

« Qui désormais, à son retour de la ville, égayera ton père d'un sourire & d'un gentil bégayement? Quels bras se jeteront à mon cou, pour me serrer bien fort?

« Déjà ta mère t'avait tissé des robes nuancées de vert & de safran; oui, Gélonis te brodait une ceinture à dessins d'or.

« Pour qui les hochets aux bulles crépitantes, enrichis des perles de la mer Rouge? pour qui le buis & l'ivoire, artistement travaillés?

« Tiens! voici Philus, le petit chien au poil de neige; assis près du berceau de son jeune maître, il pleure, à sa manière, de le voir ainsi souffrir!

« Mais rien ne t'émeut, Charilaüs, pauvre enfant! ni le petit chien, ni la rosée connue du sein maternel ni le refrain qui, naguère, apaisait tes cris douloureux.

« Qu'est devenue ta voix mignonne, aux appels enfantins? & ce doux rire qui te jaillissait du cœur, chaque fois que Suzanne allait babiller au berceau de son frère?

« Hélas! un mal cruel a changé tes joies en plaintes; pâle & maigre, ton visage fait peur; à te voir, on dirait un spectre, un cadavre!

« Oh! soit sauvé! Que ta fièvre disparaisse! Que, touché de nos prières, le ciel te rende à ta mère & à moi, pour être, enfant, le bâton de notre vieillesse chancelante! »

Charilaüs fut sauvé. Il ne devait pas mourir encore. Sa destinée lui réservait une fin moins précocce, mais bien autrement tragique, comme nous le verrons tout à l'heure. Au surplus, d'une manière ou d'une autre, il fallait que le pauvre Macrin épuisât jusqu'à la lie le calice amer des larmes paternelles. J'ai dit plus haut qu'il avait eu douze enfants de sa Gélonis. Six des plus belles fleurs de cette couronne vivante s'effeuillèrent l'une après l'autre, & firent vibrer tour à tour, sur la lyre de notre poète, la corde de la douleur.

Écoutez, par exemple, au sujet de la mort de son fils Théophile, ce cri de souffrance mêlé aux soupirs d'une pieuse résignation:

« Arraché de nos bras par une mort imprévue, notre doux Théophile n'est plus dans son berceau. Tendre fleur de deux ans à peine, il lui fallait encore sa rosée de lait.

« Ah! je le vois toujours, avec son sourire, sa jolie tête aux cheveux blonds & frisés, la neige &

l'incarnat répandus ensemble sur son charmant visage.

» Et ce n'est pas seulement par la grâce de ses traits qu'il était la vivante image de sa mère ; la nature l'avait doué d'une intelligence merveilleuse, d'un esprit vif et précoce.

» Rarement de tels prodiges parviennent à leur maturité ; ne les aimons pas au-delà de toutes les bornes, ces êtres chéris dont nous voudrions éterniser l'existence...

» Quand l'impossible arrête nos désirs, il faut vouloir ce qu'impose le sort, ou plutôt la Providence...

Malheureux père ! il n'était pas au bout de ses épreuves. La dernière & la plus cruelle lui restait à subir. Attaquée d'une pulmonie incurable, Gélonis, Gélonis elle-même, expira, courageuse & résignée comme une matrone chrétienne, le 14 juin 1550, à l'âge de quarante ans deux mois & quinze jours. Macrin essaya de soulager son désespoir en publiant, l'année même de la mort de sa femme, un dernier volume intitulé *Chants funèbres*. Ses amis les plus chers mirent la main à ce recueil. Joachim du Bellay, notamment, y inséra les vers qu'on va lire :

Tout ce qui prend naissance
Est périssable aussi ;
L'indomptable puissance
Du sort le veut ainsi...

L'an, qui en soi retourne,
Court en infinité ;
Rien ferme ne séjourne
Que la Divinité.

La constance immuable
De ta douce moitié,
Sa chasteté louable,
Son ardente amitié,

O Macrin, n'ont eu force
Contre la fière loi
Qui a fait le divorce
De ta femme & de toi.

La mort, blême d'envie,
En la venant saisir,
A troublé de ta vie
Le plus heureux plaisir...

Cuides-tu (1) par ta plainte
Soulever un tombeau,
Et d'une vie éteinte
Rallumer le flambeau ?

Ton deuil peu secourable
Ne désarmera pas
Le juge inexorable
Qui préside là-bas...

Macrin, ta douce lyre,
La mignonne des dieux,
Ne peut surmonter l'ire
Du sort injurieux.

Il faut que chacun passe
En l'éternelle nuit :
La mort qui nous menace
Comme l'ombre nous suit...

N'avance donc le terme
De tes jours limités :
La vertu qui est ferme
Fuit les extrémités.

Trop & trop tôt la Parque
T'enverra prisonnier
Dedans l'avare barque
Du vieillard nautonnier.

Adonc ira ton âme
Sa moitié retrouver,
Pour ta première flamme
Encores éprouver...

Là, sous le saint ombrage
Des myrtes verdoyants,
S'apaisera l'orage
De tes yeux larmoyants.

Macrin fut sourd à toutes les consolations : il voulait rejoindre sa fidèle compagne de vingt-deux ans, il aspirait au bonheur de mourir. Le malheureux vieillard se refusa longtemps à revoir sa chère ville natale de Loudun : ce théâtre de ses longues & chastes amours éveillait en lui de trop cruels souvenirs !

« Terre bien-aimée, » s'écriait-il, « je te portais dans mon cœur tant que ma Gélonis respirait pour moi. Depuis qu'elle a succombé sous la flèche glacée de la mort, patrie, tu ne m'es plus douce, patrie, tu ne m'es plus chère. Oui, tu m'as donné la naissance ; oui, je te dois mon berceau ; faible enfant, j'ai rampé sur ton giron maternel. Mais qu'on m'accuse à ton égard d'ingratitude & d'impiété, ce reproche en moi n'émeut aucune fibre. Toutes mes affections, la compagne de mes jours les emporte avec elle ; avec elle, ô ma patrie, elles viennent d'être enterrées dans ton sein. Non, je n'ai plus la force de retourner chez toi... Adieu, pour jamais au foyer si connu ! »

Il y revint pourtant, pleurer sur la tombe de sa femme ; mais le pauvre poète ne put se relever du coup fatal : il avait la mort dans l'âme, & ne fit plus que languir depuis cette époque. Enfin les souffrances de son cruel isolement, la plaie toujours élargie de son cœur ; avec cela, un travail opiniâtre comme le désespoir, des procès survenus, des embarras de fortune, les soucis que lui causait une nombreuse famille dont il était seul désormais à supporter l'entretien & l'éducation ; toutes ces influences réunies le conduisirent par degrés rapides au tombeau. Il mourut sept ans après sa Gélonis, en 1557, âgé de soixante-sept ans, à Loudun & dans la maison du collège, s'il faut en croire un historien local, Dumoustier de la Font.

Le plus célèbre de ses nombreux enfants, Charles, dont, selon son habitude, il avait grécisé le nom en l'appelant, par un baptême tant soit peu

(1) Penses-tu.

païen, *Charilaüs*, paraît, suivant de Thou & Sainte-Marthe, répétés en cela par la plupart des biographes, avoir hérité du talent de son père sur la lyre latine, & l'avoir surpassé de beaucoup, ce qui serait assez concevable, dans la connaissance de la langue grecque. Malheureusement, il nous est impossible de vérifier une assertion aussi honorable, attendu que les œuvres de Charilaüs Macrin ne sont point parvenues jusqu'à nous. Il n'avait encore que quinze ans, à la mort de sa mère Gélonis. Son père, qui avait fermement résolu de ne rien négliger pour que son éducation fût complète sous tous les rapports, le confia d'abord aux soins austères d'un de ses amis particuliers, le savant Tusanus (Toussaint), ce *bon Tusan*, comme dit Antoine de Baif,

Qui chez lui nourrissoit une gaye jeunesse
De beaux enfants bien nés; le soir & le matin,
Leurs oreilles battant de grec & de latin.

Il le plaça ensuite au collège de Presle, où le jeune homme eut pour professeurs Ramus & Talon. Le mérite bientôt reconnu de Charilaüs le fit choisir, au sortir de ce docte séjour, pour être le précepteur de la princesse Catherine, sœur de Henri de Navarre (plus tard Henri IV). Un tel choix ferait croire que notre Charilaüs était, sinon calviniste, au moins sympathique à la réforme. C'est ainsi, du reste, que l'interpréta le fanatisme contemporain; & le disciple de Ramus mourut comme son maître, lâchement assassiné le jour de la Saint-Barthélemy. Il avait alors trente-sept ans.

On n'a pas oublié sans doute qu'au début de cet humble travail j'ai présenté tout d'abord Salmon Macrin, l'*Horace français*, comme le devancier, comme l'initiateur de la fameuse Pléiade du seizième siècle. Je vais finir en appuyant cette thèse littéraire, que je crois entièrement neuve, sur un petit nombre de preuves irrécusables.

Déjà Marot, son ami & son contemporain, avait translaté en rimes gauloises deux ou trois de ses pièces. Quelques années plus tard, Laurent de la Gravière, espèce de trouvère gentilhomme, disciple aussi de la vieille école, en traduisit ou travestit à son tour cinq ou six autres. Je vais en citer une, à titre d'échantillon :

Vivons, amie, & nous aimons de sorte
Que nul divorce éteigne l'amour forte
D'entre nous deux; évitons tout souci,
Si (1), quand viendra que de ce monde-ci
Serons partis, ceux qui auront envie
De calculer le temps de notre vie
Puisse trouver, par leur compte arrêté,
Que les hauts dieux nous ont çà-bas prêté
Des jours plaisants, fortunés & heureux,
Plus la moitié qu'ils n'ont de malheureux (2).

(1) Si bien que.

(2) Qu'ils ne nous en ont donné de malheureux.

Voici maintenant, comme terme de comparaison, la traduction de l'original latin :

« Vivons, ô ma compagne, en nous aimant si bien que nulle querelle, nul souci, ne puisse traverser notre amour, & qu'après le jour fatal de nos funérailles, l'âge à venir, en réglant le compte de nos instants, y trouve un excédant de bonheur. » Arrivons à Ronsard & à du Bellay, & relevons brièvement, ce que personne n'a fait encore, non pas toutes les réminiscences qu'ils doivent à Macrin (j'écrirais un volume au lieu d'une simple notice), mais seulement ce qu'il en faut pour donner à mon assertion de tout à l'heure un fondement incontestable.

Afin d'aller plus vite, je me borne à des citations sans commentaires :

MACRIN.

Le soleil, entrant dans le Cancer, darde toutes ses flammes; ses desséchantes ardeurs crevassent les guérets, et, çà et là, les troupeaux à l'épaisse toison goûtent la volupté d'un frais ombrage.

RONSARD.

Déjà les grands chaleurs s'émeuvent,
Et presque les fleuves ne peuvent
Les peuples écaillés couvrir;
Jà voit-on la plaine altérée
Par la grande torche éthérée
De soif se lâcher & s'ouvrir.

L'étincelante canicule,
Qui ard, qui cuit, qui bout, qui brûle,
L'été nous darde de là-haut;
Et le soleil, qui se promène
Par le bras du Cancer, ramène
Ces mois hâlés d'un si grand chaud.

MACRIN.

Cueillir la grappe avant que le fertile automne l'ait colorée de rose, ce n'est pas la coutume du vendangeur.

RONSARD.

Ne sois envieux du désir
Des raisins trop verts, car l'automne
Les mûrira tout à loisir;
Lors tu pourras à ton plaisir
Manger la grappe mûre & bonne.

MACRIN.

Là, solitaire & mollement étendu sous l'ombrage, je maudis les rigueurs de mon sort.

RONSARD.

Là, renversé dessus la terre dure,
Hors de mon sein je tire une peinture,
De tous mes maux le seul allègement.

MACRIN.

Le bocage entend mes plaintes; la brise légère les entend; la napée, s'il s'en trouve une, les entend de sa colline en fleurs.

RONSARD.

Il n'y a dans ces bois sanglier si furieux,
Ni roc si endurci, ni ruisseau, ni fontaine,
Ni arbre tant soit sourd qui ne sache ma peine.

MACRIN (*Ode à Bacchus*).

Malgré ton amour pour les délices, les chœurs dansants, les nuits d'ivresse lentement savourées, dès que le cri de guerre avait retenti, tu redevais un héros.

Ta bravoure éclata lorsque Typhée, entassant l'Ossa sur le Pinde, leva sa main gigantesque contre le trône éthéré de Jupiter, & que par sa défaite tu méritas le doux nom d'Évius.

DU BELLAY.

Bien que tu sembles être
Aux ris, banquets & jeux,
Plus idoine qu'adextre (1)
Aux combats outrageux;
Rhète, cet inhumain,
D'une horrible mâchoire
Renversé par ta main,
Fut témoin de ta gloire,
Quand les fils de la Terre (2)
Osèrent s'avancer
Pour au ciel faire guerre
Et ton père offenser.

Je pourrais multiplier ces rapprochements & en étendre la trame à l'infini; mais les prémisses me semblent déjà plus que suffisantes pour la conclusion qu'il s'agissait de tirer. Je n'ajouterai qu'un mot, en ce qui concerne Joachim du Bellay : c'est que Macrin, non content de l'inspirer, l'encouragea dans ses débuts poétiques, comme le jeune auteur de la *Défense & Illustration de la langue*

(1) Habile.

(2) Les géants.

française nous l'apprend lui-même dans la strophe suivante de sa *Musagnœomachie* (Combat des Muses contre l'Ignorance):

Le docte luth tant vanté
Qui la mort de l'Ignorance
Parmi Loudun a chanté,
Voire par toute la France,
Me veut donner assurance
De lâcher par l'univers
Les traits de mes petits vers.

A l'heure qu'il est, le grand poète latin de Renaissance, — précisément, hélas! parce qu'il a eu le malheur de n'être qu'un poète latin, — repose enfoui & profondément oublié dans la poussière de nos vieilles bibliothèques. Sa réputation vivante n'a pas eu la consécration d'une gloire posthume; moins heureux que Ronsard, — quoique tout aussi méritant que lui sous bien des rapports, — il n'a pas encore obtenu du siècle présent son jour de justice & de réparation. Et pourtant, malgré son costume à la romaine, c'est peut-être une des figures les plus originales de ce beau seizième siècle, si fécond & si varié dans la forme, &, dans le fond, si puissant d'unité, si majestueux d'ensemble & d'harmonie; c'est une de ces physionomies antiques qui mariaient, dans leur type indéfinissable, l'élégance raffinée des Horace & des Pétrone à la suave bonhomie des mœurs du vieux temps, au regard méditatif & sévère, au front laborieusement sillonné du savant de cette immortelle époque.

JOSEPH BOULMIER.

L'ENTRETIEN DU VOYAGE

PAR

BERGHEM

Il est difficile, d'après le tableau & la gravure, d'interpréter la pensée de l'artiste. Quel paysage a posé devant ses pinceaux brillants & fidèles? ce n'est pas un coin de sa terre natale, de la plate & verdoyante Hollande, avec ses pâturages à perte de vue, ses canaux, ses maisons de briques, ses villages rapprochés les uns des autres, & plus semblables, par leur étendue & leur

richesse, à des villes qu'à des demeures rustiques.

Le paysage que nous offrons à nos lectrices est d'un aspect plus sévère; de hautes collines sans verdure s'inclinent vers une rivière que parcouraient de légères embarcations; une tour en ruine, quelques maisons éparses arrêtent l'œil qui se perdrait dans cet immense horizon, dont le pinceau & même le burin reproduisent bien l'ampleur

& l'étendue. Sur le premier plan, un groupe de figures & d'animaux fixe l'attention & provoque la curiosité. Que font-ils donc là ? Cette jeune fille si carrément assise sur son baudet, entourée de ses brebis, revient-elle du marché & indique-t-elle à ce voyageur de mine farouche la route qu'il doit suivre, le gué qu'il devra franchir ? Et ce cavalier bien en selle & de belle tournure, que montre-t-il du doigt à son compagnon ? Que lui dit cette contrée ? une impression personnelle ? un souvenir historique ? S'est-on battu aux bords de cette calme rivière ? Ce reste de donjon réveille-t-il le souvenir d'une vieille chronique, d'une légende mystérieuse ? Enfant, a-t-il parcouru cette belle campagne, escaladé ces chauves collines, ramé sur ces eaux aux bords enchantés ? Nul ne peut le dire, le peintre a gardé le secret de sa pensée intime ; dans le commerce, la gravure est connue sous le nom de *l'Entretien du voyage*, nom qui semble peu applicable à cette femme entourée de son troupeau & à ces hommes que le hasard seul paraît avoir rapprochés. Un seul, peut-être, est en voyage, l'homme au manteau ; les autres vont à leurs affaires & ne semblent nullement préoccupés des incidents du spectacle qui s'étale sous leurs yeux & à leurs pieds : c'est leur pays, ils le connaissent ; la fermière voit là-bas, à travers les arbres, la bergerie de ses moutons, l'écurie de son âne ; les deux hommes qui cheminent à pied se hâtent comme des gens que le dîner attend, & ces divers groupes, si bien agencés qu'ils soient, étrangers à la splendide nature que Berghem a reproduite, sont comme une page de prose intercalée dans une ode, comme une photographie vulgaire dans un cadre ciselé.

Le paysage, lui, est beau comme la nature elle-même ; les nuées laissent voir le bleu du ciel, l'eau coule rapide & transparente, les monts loin-

tains s'estompent de cette teinte violette qui ravit les yeux ; les arbres, au premier plan, sont d'une vérité & d'un mouvement rares ; les animaux, une des gloires de Berghem, ont leur physionomie propre, la vie enfin circule dans cette belle page. Et c'était là un des caractères particuliers du génie de Berghem, le père des paysagistes hollandais, qui sont, ainsi que l'a démontré ce journal (1), les aïeux des paysagistes anglais & français, de ceux qui ont le plus excellemment reproduit la nature telle qu'elle est, la nature prise sur le fait.

Nous ne dirons plus qu'un mot sur le peintre lui-même, sur le prédécesseur de ces génies charmants & rêveurs qui ont mis sur la toile les merveilles que Dieu a semées à chaque pas, & que seul parfois l'œil de l'artiste sait discerner.

Nicolas Berghem était né à Haarlem, en 1624 ; on croit qu'il passa par plusieurs ateliers de peintres de marine, de portraits, de paysagistes enfin, avant de voler de ses propres ailes ; il visita l'Italie, & il en emporta un si vif souvenir, que ses tableaux reproduisent presque toujours quelque trait de cette opulente nature du Midi ; il eut besoin peut-être de la gaieté & de la vie que le soleil & l'art tout ensemble avaient jetés dans son esprit pour supporter les ennuis de sa vie domestique ; une Xantippe, assise à son foyer, le pressura, l'obligea à travailler pour gagner de plus en plus d'argent, fit de cet homme excellent & doux un malheureux & de ce grand talent un esclave qui devait rapporter tant par jour. Berghem n'atteignit pas un âge avancé ; il mourut au château de Benheim, en 1683.

M. B.

(1) Voir *Journal des Demoiselles*, année 1860, p. 97.

BIBLIOGRAPHIE

Pour l'achat des livres dont nous rendons compte, prière de s'adresser directement aux Libraires-Éditeurs.

BLANCHE & NOIRE

PAR MADAME DE STOLTZ (1).

Il est un âge ingrat pour lequel les écrivains n'écrivent guère, pour lequel les couturières ne travaillent pas volontiers ; ni le corps ni le caractère ne sont formés ; les robes sont ou

trop longues ou trop courtes, les contes d'enfants trop simples, les romans trop intéressants, les livres d'étude & de morale trop sérieux, rien ne va tout à fait à cet âge de douze à seize ans ; &, pourtant, n'est-ce pas l'époque où l'être se développe & se forme, où les idées que l'éducation a entassées dans le cerveau commencent à s'y classer avec méthode, où la réflexion arrive, où l'esprit d'observation commence à naître, où le cœur aime autrement que par instinct, où le caractère enfin prend le pli

(1) Chez Hachette. Prix : 2 fr. 25 c.

que souvent il doit garder toute la vie ? C'est donc une œuvre excellente & difficile à la fois que d'essayer de guider ces âmes incertaines vers le but de l'existence, & d'imprimer dans ces cœurs vierges ce profond sentiment du devoir qui résonne haut & fier dans toute la durée de l'existence.

Madame de Stoltz a reçu de Dieu un talent particulier, pénétrant, aimable, religieux, qui s'adresse au cœur & à l'esprit des jeunes filles ; & de son cabinet de travail, elle élève & dirige une génération d'enfants qui puisent dans ses écrits des inspirations saines & généreuses. Son nouveau livre est un digne pendant au *Trésor de Nanette*, cet ouvrage excellent & charmant, dont nous avons naguère entretenu nos lectrices. *Blanche & Noire* est l'histoire de deux sœurs jumelles : au sortir de pension, elles se voient complètement ruinées par l'infidélité d'un caissier ; elles n'ont plus d'autres parents qu'une respectable aïeule, qui les abrite auprès d'elle, & les engage, par son exemple, à supporter les coups du sort. Blanche a le plus heureux caractère, elle veut ce que Dieu veut ; sereine, laborieuse, douce, elle oppose aux privations le plus noble courage, & trouve toujours un sourire & des caresses pour sa grand'mère. Matthéa, la pauvre Noire, s'attriste de tout, s'ennuie toujours, se lamente constamment ; inutile aux autres, à charge à elle-même, elle se juge cependant très-bien, & s'analyse avec tant de finesse qu'on peut espérer qu'elle se corrigera. Jugeons-en par ces fragments d'une lettre qu'elle adresse à une amie de pension :

« Pour me résumer, toute chose m'ennuie & rien ne m'intéresse. Cela vient, je le sais, de ma faiblesse de volonté, qui lutte sans courage contre un caractère inégal & irrité ; je m'en veux d'être ainsi, je sais que j'ai tort ; mais je suis comme paralysée moralement.

» Je te dirai, ma chère, que je porte sur mes épaules cette affreuse *jolie petite ville* que tu as la politesse de comparer à un doux nid caché sous les feuilles. Ah ! quel nid ! & quelles feuilles ! C'est une belle chose que la rhétorique, mais quand on est libre de choisir ses métaphores, j'appelle cela un trou au milieu des bois, dans un pays de loups.

» Ah ! Thérèse, quelle chute ! quelle ruine ! quel désenchantement ! Si tu voyais notre installation ! Figure-toi deux grandes chambres sans cabinet ; par souvenir, celle du fond s'intitule salon. Cela te représente une énorme pièce carrelée, laide, froide, sans autre ornement que ses quatre fauteuils, ses deux chaises, sa table à ouvrage, & le lit de ma grand'mère par-dessus le marché. Voilà le salon : comment le trouves-tu ?

» L'autre pièce est, selon les heures, la salle à manger, la salle d'études, & en tout temps, l'unique passage pour aller au salon. Toute la scène se passe en paravents ; paravent à droite, derrière lequel est la *niche* de Blanche, un petit lit de fer, table, chaise, cuvette & une armoire pour rire.

Paravent à gauche, ma *niche* à moi, lit de fer, pareil à celui de Blanche, aussi étroit que possible ; on s'y retourne sur soi-même, sous peine de tomber à côté ; un seul matelas, un traversin, point d'oreiller, point de rideaux, la plus simple expression du lit ; un bureau trop petit, avec tiroir idem, une grande & haute caisse, toute fière de servir de table, de commode & de toilette. Quand on veut prendre un objet au rez-de-chaussée, le premier déménagement. Sous le bureau, une chaise qui ne peut tenir que là....

» En dehors des fameux paravents, & au beau milieu de la pièce, une table ronde où l'on tient quatre & que l'on flanque aux heures de repas d'un meuble ingénieux appelé *servante*, qui a la prétention de remplacer les *gens*. Connais-tu cela ? Un meuble en acajou, à hauteur d'appui, trois étages : au premier, le pain & deux trous pour la bouteille & la carafe ; à l'entresol, les assiettes propres, au rez-de-chaussée, les assiettes sales, qui font leur petit effet. Le tout est imaginé pour se passer de serviteur. J'aime mieux tout simplement un domestique en habit noir....

» De tout ce que je viens de te décrire, ma grand'mère paraît ravie, elle a d'ailleurs le génie des compartiments... Chère grand'mère ! elle se complait dans ses créations, comme Louis XIV dans son Versailles... J'en ris, mais au fond, je suis furieuse, toujours furieuse. Ma grand'mère me gronde doucement, tout doucement ; ma très-chère sœur me rit au nez sans la plus petite façon. Cette Blanche, elle est si raisonnable que je ne la comprends pas, elle m'impatiente, tant elle est bonne & tant je me trouve mauvaise... Vois-tu, quand on est tombé, tout est fini ; rien n'a plus d'intérêt. Il faut avoir en ce monde du temps, de la place & de l'argent ; sinon, comme dit un auteur que ma grand'mère n'aime pas, on *bâille* sa vie ; c'est ce que je suis en train de faire.

» Je sais bien, ma chère amie, qu'il y a le beau chapitre de la résignation, du consentement de l'esprit & du cœur à toutes les épreuves de la vie, mais je n'en suis pas là. J'admire & je me tais, ou plutôt je ne me tais pas, car je me plains toute la journée. Que veux-tu ? mes yeux sont accoutumés, dès mon enfance, à ce beau luxe du haut commerce qui m'est devenu une nécessité. J'ai horreur de ce qui sent le *petit ménage* ; tout ce que nous faisons me déplaît : que te dirai-je ? on couvre le feu de peur qu'il ne brûle ; on mange du pain rassis parce qu'il en faut moins... Tout cela est petit, tout cela m'est antipathique... Si tu as l'intention de me faire un petit discours, plein d'onction, ne t'en prive pas ; seulement, je t'en prévienne, c'est de l'onction perdue. Adieu, aime-moi malgré ta sagesse. Blanche m'a chargée de t'embrasser. Entre nous, ma chère jumelle est une perfection ; si je suivais son exemple, tout irait bien, le courage me manque. Adieu, je t'aime comme si j'étais de bonne humeur.

» Ta pauvre NOIRE. »

Blanche écrivait aussi à la même amie :

« Il y a longtemps que je ne t'ai écrit. Tu as peut-être des idées sombres à mon sujet ? tu me crois peut-être malheureuse par suite de notre changement de situation ? je veux te remettre dans le vrai, & te faire dire ce que je dis moi-même.

» Sache d'abord qu'étant devenue pauvre & très-pauvre, il me reste le plus beau, le meilleur des trésors, le cœur de ma grand'mère. Est-on réellement pauvre quand on se sent aimée si tendrement, & dirigée d'une manière si intelligente ? Va, je suis riche, Thérèse !...

» Je ne t'ai jamais donné beaucoup de détails sur ma nouvelle existence ; aujourd'hui je me sens en train de bavarder.

» La ville où nous sommes réfugiées est proprette & gentille. Elle nous donne, du haut de ses collines boisées, un air parfaitement sain ; elle a des ressources matérielles plus que suffisantes à qui doit vivre de peu, une église où le recueillement est facile, des autorités respectables, enfin, ce qu'il faut pour passer tranquillement des jours qui pourraient encore s'appeler des jours heureux, si l'on n'écoutait pas son imagination, la folle du logis, dit sainte Thérèse, ta spirituelle & aimable patronne.

» Ne t'attriste donc jamais en pensant à ta Blanchette. Songe que j'ai en moi une ressource de tous les instants ; c'est cette pente de mon âme à prendre les choses du bon côté : la chère Matthéa garde l'autre pour elle, malheureusement. Rien ne me contrarie outre mesure ; quand une chose ne me va pas, j'en cherche une autre qui m'aïlle, & je la rencontre presque toujours. La grande affaire, c'est de ne pas fermer sa porte *express* à cette douce puissance qui vient à nous déguisée ; qui s'offre sous la forme d'un chant, d'un livre, d'un jeu, d'un travail, d'un rien. Quand nous la repoussons, ce n'est pas bien, car, au milieu de nos ennuis, c'est toujours le bon Dieu qui l'envoie...

» Comment passes-tu ton temps ? voilà ta question, chère Thérèse ; je vais y répondre. Je passe mon temps comme le bon Dieu le veut, je fais ce qui est devant moi. Je puis avoir des heures de tristesse, mais je ne connais pas l'ennui ; toute ma vie est pressée, laborieuse. Tu dois bien penser que le côté prosaïque tient une large place dans notre existence ? il faut faire *son ménage*. Une fois en passant, ce serait drôle ; tous les jours, c'est ennuyeux, en bon français. Mais qu'est-ce donc que de se servir soi-même ? tant de femmes servent les autres !

» Il y a un projet. Nous voilà grandes, il faut en un mot *travailler pour vivre*. Ma chère Matthéa ne peut se faire à cette idée ; il est certain que nos rêves d'avenir, nés de nos souvenirs d'enfance, étaient tout autres : qu'importe ? la nécessité est là ; il faut vivre avec les réalités & non avec les rêves,

& la seule chose qui ne puisse être acceptée, c'est la pauvreté sans espérance, qui laisserait tomber notre bonne mère dans une détresse totale.

» Hélas ! la vieillesse arrive à grands pas ! il faut aux personnes âgées une vie exempte de tracasseries ; il leur faut de bon vin, des aliments choisis. Oh ! je sens bien ce qu'il faudrait à cette aïeule bien-aimée ; je la vois en esprit, vieillissant, se lassant de son long voyage ; je l'installe dans un grand fauteuil bien rembourré, bien doux, avec deux petits coussinets à droite & à gauche pour reposer sa tête. Je la mets auprès d'un bon feu, je la dorlote, & pour que rien ne lui manque, je lui donne une bonne fille de service qui lui fait de jolis petits plats pour stimuler son appétit & soutenir aussi ses forces. Oh ! laisse-moi mon château en Espagne !

» En voici la contre-partie. Dans mes heures de tristesse, je vois ma grand'mère vieille avant le temps, inquiète de notre sort, manquant de ces soins qui deviennent indispensables dans un âge avancé ; je la vois, vivant de privations, arriver plus tôt, hélas ! à cet adieu dont la seule pensée me déchire. Oh ! non, Thérèse, mille fois non ! *je veux travailler*... Ce grand fauteuil si bon, si moelleux, ces coussins charmants, cette tête blanche & vénérable qui dormira au milieu de ses rêves tranquilles, ce bon feu, ce vin vieux, ces soins assidus... ah ! Thérèse ! *je veux travailler*.

» Ton amie,

» Blanche, »

J'espère que nos lectrices s'intéressent à la courageuse Blanche & même à la pauvre Noire, & je ne leur dirai pas comment se termine cette histoire touchante & où tant d'esprit s'est mis au service de tant de cœur. Elles liront le livre & elles y feront connaissance avec un petit garçon, le gros Nicolas, général en herbe, commandant fougueux d'un bataillon de chaises, qui semble avoir été dessiné par la plume de Dickens, ce peintre inimitable des enfants & des petits.

M. B.

LE FOU YÉGOFF

OU

L'INVASION

PAR ERCKMAN-CHATRIAN (1).

Jusqu'ici nous n'avons pas entretenu nos lectrices des ouvrages dus à l'association de ces deux jumeaux de talent, que l'on appelle de leur double nom, Erckman-Chatrian ; ces livres, remarqua-

(1) Chez Hetzel. Un volume, prix : 3 francs. — Par la poste, 3 fr. 50.

bles à bien des titres, ne convenaient pas à notre jeune public; nous ferons cependant une exception pour l'un d'entre eux, *l'Invasion*, qui se trouve, bien que publié depuis dix ans, avoir un vif & triste intérêt d'actualité. C'est l'invasion de 1814, semblable à celle que nous avons soufferte en 1870, qui fait le sujet de ce livre; la résistance héroïque de quelques paysans alsaciens en forme le nœud, & la présence d'un malheureux fou donne à ces scènes trop réelles un caractère étrange & saisissant. Qui donc est Yégoff? nul ne le sait: il vient en Alsace, à certaines époques fixes, comme les oiseaux voyageurs; il est misérable, nu, affamé, errant, il n'a d'autre asile qu'une caverne, mais il n'en est pas moins orgueilleux; il brandit dans sa main un bâton qu'il croit un sceptre, il porte sur ses cheveux roux une couronne de fer-blanc, il se croit roi, roi des Germains; il menace les paysans alsaciens, qui lui donnent un morceau de pain, de

l'arrivée de ses tribus; il évoque d'étranges souvenirs, il croit avoir vécu d'une autre vie, un millier de siècles auparavant, il avait alors conduit au combat contre les Gaulois les hordes germaniques; sa folie fait peur; elle fait peur aux braves fermiers qui le reçoivent, & qui frémissent sous les imprécations de cette haine furieuse, elle fait peur au lecteur même. Et quand, en 1814, les Allemands arrivent, comme s'il les eût évoqués, Yégoff, familier avec les détours des Vosges, leur sert de guide & les fait pénétrer dans le cœur même du pays. Le fou, brandissant encore son sceptre, meurt écrasé sous une pierre vengeresse, lancée par une paysanne des Vosges.

Mélange de poésie & de réalité, ce livre, si fermement écrit, si finement dessiné, emprunte à la guerre récente un intérêt presque douloureux.

M. B.

VOYAGE A TRAVERS LES MOTS

L'ANECDOTE

LE mot *anecdote* signifie inédit, qui n'a pas encore été donné. La plupart des anecdotes tiennent médiocrement compte de cette étymologie. Ils redisent ce qui a été dit depuis longtemps; ils ne se font même aucun scrupule de le répéter à satiété. Lorsqu'ils s'écrient avec complaisance: Je sais là-dessus une vieille anecdote, ils ne soupçonnent pas combien ces deux mots se repoussent.

L'anecdote peut être vieille en ce qu'elle se rapporte à des événements du passé; mais elle perd son véritable caractère anecdotique si elle a déjà été racontée & surtout publiée.

Dans ce sens étroit & rigoureux, le champ de l'anecdote, si vaste d'ordinaire, se trouverait singulièrement limité. Aussi la définition s'est-elle écartée le plus possible de l'étymologie, pour dégager l'anecdote de toutes les entraves. Sont dites anecdotes, depuis longtemps, toutes les petites circonstances, toutes les particularités plus ou moins connues, plus ou moins ressassées, qui ne sont pas du domaine de l'histoire.

Les anecdotes sont donc, en dépit du mot, les côtés intimes & familiers de l'histoire. Quand les

réécits de l'historien nous ont montré les personnages, l'anecdote nous montre les personnes. Elle s'autorise des grands événements & des grands caractères pour se glisser furtivement au foyer, pour surprendre l'homme célèbre dans ses heures d'abandon, de naturel, de vérité, & pour nous dire, en riant, sans leur donner trop d'importance, les petites misères qu'elle a constatées, les petits mystères qu'elle a surpris. L'anecdote glane, quand l'histoire a moissonné.

A ce point de vue, elle est un regain presque toujours charmant, un appendice parfois utile. L'anecdote, c'est l'histoire des héros racontée par leurs valets de chambre.

Toutefois, vous ne donnerez aux anecdotes ni l'autorité ni le crédit qu'elles ne sauraient avoir. Les conteurs & les compilateurs en ont trop abusé pour ne les avoir pas rendues suspectes.

Un grand nombre de celles qui sont le plus répandues ne reposent sur aucune donnée sérieuse, & il n'est pas rare d'entendre attribuer, selon les temps, les mêmes singularités & les mêmes aventures à des personnages différents.

« Il y a, disait Voltaire, cent facéties, cent contes

qui font le tour du monde depuis trente siècles. »

Quant aux anecdotes qui sont complètement fausses, elles ont été inventées le plus souvent pour pèindre, par un trait ou un bon mot, le caractère de certains personnages : elles tiennent la place d'une action possible ou d'une bizarrerie vraisemblable.

« Les anecdotes, dit monsieur de Feletz, sont le principal attrait des livres frivoles ; elles égaient les livres sérieux, elles font le charme des lettres & des conversations. »

Les causeurs qui se distinguent le plus dans les salons soutiennent & augmentent leurs succès en appuyant leurs opinions, leurs sentiments, ou simplement en variant leurs propos par des anecdotes bien choisies, bien racontées. Mais ces succès sont des écueils pour des personnes moins habiles ; elles croient trop facilement qu'elles réussiront par les mêmes moyens. Rien n'est plus choquant que de raconter des anecdotes communes, ou de préparer gauchement l'occasion de les placer.

Un maladroit conteur est un fléau, & l'on prétend que Fontenelle, le plus patient & le plus poli des hommes, ne pouvait cependant se contenir assez pour ne pas laisser apercevoir un mouvement d'humeur lorsque, après avoir prêté une curieuse & obligeante attention aux conteurs, il n'en recueillait qu'une anecdote insipide.

« Il faut, monsieur, dit-il un jour à l'un de ces malencontreux, que ce que vous me racontez soit bien vrai, car vous me l'avez déjà raconté cent fois & je l'ai déjà entendu raconter cent fois à d'autres. »

Les anecdotes empruntent leur charme principal à la forme : rapidité du récit, légèreté, choix des expressions. Madame de Cornuel le disait avec raison, les meilleures histoires sont les mieux contées.

Personne n'a mis plus de sel & d'agrément dans sa conversation que madame de Maintenon. Un soir qu'elle avait du monde & qu'un plat essentiel manquait au souper, son domestique lui dit tout bas :

« Encore une histoire, madame, & on ne s'apercevra pas qu'il n'y a point de rôti. »

C'est à l'esprit de repartie, qu'on dit être l'esprit français par excellence, que l'anecdote doit ses plus beaux triomphes. Point n'est besoin que la repartie soit mordante, il suffit qu'elle soit piquante. Monsieur de Talleyrand est un de ceux auxquels on a attribué le plus grand nombre de ces mots heureux qui ripostent lestement, qui éludent à propos ou qui rivent habilement les clous.

« Avouez, lui dit un jour madame de Staël en parlant d'une autre dame qu'il aimait beaucoup aussi, avouez que si nous tombions toutes deux ensemble dans la rivière, je ne serais pas la première que vous songeriez à sauver. »

— Ma foi, madame, c'est possible, vous avez l'air de savoir mieux nager. »

Tout autre que lui eût pu être fort embarrassé lorsque Napoléon lui demanda des explications sur sa fortune :

« Comment avez-vous fait ? Vous étiez loin d'être riche à votre retour d'Amérique ? »

Il se sauva par une grosse flatterie :

« Cela est vrai, sire ; mais j'ai acheté, la veille du dix-huit brumaire, tous les fonds que j'ai trouvés sur la place & je les ai revendus le lendemain. »

Son calembour sur le mot *civil* est très-connu, mais il restera dans les annales anecdotiques comme un modèle de réplique. Un général parlait de diverses personnes qu'il appelait *pékins*.

« S'il vous plaît, général, qu'appellez-vous pékîns ? »

— Nous autres, répond le général, nous appelons pékin tout ce qui n'est pas militaire.

— Ah ! fort bien, réplique monsieur de Talleyrand, c'est comme nous qui appelons militaire tout ce qui n'est pas civil. »

La verve de monsieur de Talleyrand était surtout caustique, & l'on sait combien peu il épargnait ceux qui avaient eu le malheur de lui déplaire. Maret, duc de Bassano, était une de ses victimes préférées.

« Voyez comme on exagère, dit-il lorsqu'on apprit le désastre de nos armées en Russie : on disait que tout le matériel était perdu, & monsieur Maret vient de revenir. »

S'il se plaisait à mordre, il excellait aussi, à l'occasion, dans l'art de flatter. Napoléon se préoccupait beaucoup de ce qu'on pensait de lui dans le noble faubourg. Après la victoire d'Austerlitz, il dit à monsieur de Narbonne, dont la mère ne cachait pas ses antipathies pour le régime impérial :

« Eh bien ! votre mère commence-t-elle à m'aimer ? »

Monsieur de Talleyrand, voyant hésiter son ami, prit sa place & répondit :

« Sire, madame de Narbonne n'en est encore qu'à l'admiration. »

Ce genre d'esprit & ce genre d'anecdotes sont très-répandus en France. On remplirait des volumes avec les saillies & les bons mots attribués, non-seulement au célèbre diplomate, mais à Fontenelle, à Voltaire, à madame de Sévigné, à l'abbé Maury & à tant d'autres. Au surplus, les répliques, pour être drôles, n'ont pas nécessairement besoin d'être spirituelles : presque toutes les boutades amusent. Une dame Hérault, très-bien en cour sous Louis XIV, perdit son mari. Le général de Grammont, toujours courtisan, lui témoigna, de l'air le plus contristé, toute la part qu'il prenait à sa douleur ; mais comme elle lui répondit : « Hélas ! le pauvre homme a bien fait de mourir, » le maréchal répliqua : « Le prenez-vous par là, madame Hérault ? ma foi, je ne m'en soucie pas plus que vous. » — Madame Hérault rappelle cette autre aspirante au veuvage, disant, en parlant de

son mari qui était borgne, sot & d'une mauvaise santé : « C'est une chose détestable : il n'a qu'un œil à fermer, point d'esprit à rendre, un souffle de vie, & cela n'en finit point. » — Le sang-froid, en pareil cas, tient également lieu d'esprit. Au siège de Landrecies, en 1655, monsieur de La Feuillade fut blessé d'un coup de mousquet à la tête. Les chirurgiens dirent que la blessure était dangereuse & qu'on voyait la cervelle. « Eh bien ! messieurs, dit La Feuillade, faites-moi le plaisir d'en prendre un peu tout proprement, & que je vive ou que je meure, de l'envoyer au cardinal Mazarin, qui a coutume de répéter que je n'en ai pas. »

Lorsque les bons mots sont satiriques, ce qui arrive le plus souvent, ils ont parfois une vigueur incisive, dont je veux vous donner un exemple. Un écrivain de second ordre s'était mis sur les rangs pour occuper un fauteuil devenu vacant à l'Académie française. On discutait ses titres en petit comité, & l'on inclinait généralement à les trouver médiocres. L'un des assistants, le plus illustre de tous, prit en main la cause du candidat, & la défendit à peu près ainsi : « Que lui reprochez-vous ? N'est-ce pas un galant homme, un ami chaleureux, un aimable amphitryon ? Enfin, il n'a contre lui que ses œuvres, & c'est si peu de chose. »

Patru, qui ne maniait pas sur ce ton ni avec cet accent les traits de la satire, recourut modestement à l'apologue pour détourner la docte compagnie de nommer à la place de Conrad un grand seigneur aussi riche qu'ignorant : « Un ancien Grec, dit-il à ses confrères, avait une lyre admirable. Il s'y rompit une corde : au lieu d'en remettre une de boyau, il en voulut une d'argent, & la lyre, avec sa corde d'argent, perdit son harmonie. »

C'est un compliment bien différent que fit Boileau au vertueux de Mesmes, premier président du Parlement de Paris, lorsqu'il fut élu à l'Académie : « Je viens à vous, monsieur, lui dit-il, pour que vous me félicitez de vous avoir pour confrère. »

Les harangues, lorsqu'elles prennent un tour comique ou original, fournissent aussi leur contingent à l'anecdote. Louis XIV, le plus harangué des rois, goûta fort, à son passage à Reims, le discours que lui adressa le maire de cette ville :

« Sire, dit-il en lui présentant des bouteilles de vin & des poires de rousset, nous apportons à Votre Majesté notre vin, nos poires & nos cœurs. »

C'était le prendre de moins haut & beaucoup plus à propos que ce magistrat qui, arrivant au moment où Henri IV allait dîner, commença ainsi sa harangue :

« Agésilas, roi de Lacédémone, sire... »

Le roi, sentant de quoi il était menacé, l'arrêta aussitôt :

« Ventre-saint-gris, j'ai bien ouï parler de cet Agésilas-là ; mais il avait dîné, & je n'ai pas dîné, moi. »

Le laconisme est une des principales qualités des harangues. Nous avons vu dans le *Voyage du jeune Anacharsis* combien les Spartiates l'appréciaient. Les habitants d'une île de la mer Egée, pressés par la famine, leur envoient un ambassadeur, qui leur adresse une harangue à l'effet d'obtenir des secours. A peine a-t-il fini que les Spartiates le renvoient en lui disant :

« Nous n'avons rien compris à la fin de votre discours, & nous avons oublié le commencement. »

Le peuple affamé fit choix d'un autre orateur, à qui l'on recommanda d'être concis. Il emporta avec lui un grand nombre de sacs, en ouvrit un devant l'assemblée, & ne dit que ces mots :

« Il est vide, emplissez-le. »

Le sac fut rempli, ainsi que tous les autres ; mais le président, en renvoyant l'orateur chargé de farine, lui dit :

« Vous n'aviez pas besoin de nous avertir que votre sac était vide ; nous l'avions bien vu. Vous n'aviez pas besoin de nous dire de le remplir ; nous l'aurions bien conclu. Une autre fois, soyez moins prolixe. »

Les harangues jouent un grand rôle sur les champs de bataille ; c'est là qu'elles ont besoin d'être vives & entraînant. Avant la bataille de Rocoux, l'aumônier du régiment d'Auvergne voulut faire aux soldats une exhortation qui devenait un peu longue. Le lieutenant-colonel de Chamouroux, perdant patience, l'interrompit en criant : « Soldats ! monsieur l'abbé veut dire qu'il n'y a pas de salut pour les lâches ! Vive le roi ! & en avant ! »

Tous les chefs ne puisent pas leurs arguments aux mêmes sources, & parmi ces arguments il y en a parfois de singuliers. Voici, par exemple, ce qu'au siège de Cadix, en 1702, le général anglais dit à ses troupes :

« Anglais, qui mangez tous les jours de bon bœuf & de bonne soupe, souvenez-vous bien que ce serait le comble de l'infamie de vous laisser battre par cette canaille d'Espagnols qui ne vivent que d'oranges & de citrons. »

N'est-ce pas que ce sont là des raisons sans réplique ? Il paraît, du reste, que tous les moyens sont bons. Frédéric II, voulant faire retourner ses troupes à la charge pour la septième fois, les trouva chancelantes. Il leur cria d'un ton courroucé :

« Voulez-vous donc vivre éternellement ? »

Et cette apostrophe les décida.

Quand La Hire allait à l'ennemi, c'est à Dieu qu'il adressait sa harangue ou plutôt sa prière :

« Dieu je te prie que tu fasses aujourd'hui pour La Hire autant que tu voudrais que La Hire fit pour toi s'il était Dieu & que tu fusses La Hire. »

CHARLES ROZAN.

(La fin au prochain Numéro.)

ORPHELINE

(SUITE)

IV

LE VOYAGE.

Les diligences sont, pour la plupart d'entre nous, un véhicule inconnu; pour d'autres, plus avancés dans la vie, elles demeurent un lointain souvenir; on les confond volontiers avec les coches à rideaux de cuir, la galiote que remorquait un cheval, les horribles pataches, es vulgaires coucous; & pourtant, lorsqu'elle courait au trot de trois ou cinq chevaux robustes, dont les grelots sonnaient gaieusement, la diligence avait une tournure assez imposante. Les flancs de ce mastodonte voyageur étaient divisés en trois : à l'aristocratie, le coupé, d'où la vue plongeait sur le paysage; aux fortunes modestes, l'intérieur, qui voyait six personnes installées, serrées les unes contre les autres, & obligées, dans le cours d'un long voyage, de se faire quelques concessions réciproques; aux pauvres, aux ouvriers, aux paysans, l'incommode, l'étouffante rotonde.

De deux lieues en deux lieues, ce monument s'arrêtait, les chevaux soufflaient, le postillon & le conducteur buvaient, & les plus lestes parmi les voyageurs sautaient à terre &, selon leur expression, se dérouillaient les jambes. On reprenait avec un nouvel entrain; on arrivait à la dînée, on mangeait en hâte; l'imposant conducteur pressait son monde, & jamais empereur, roi ou président ne fut mieux obéi; son : *En voiture, messieurs!* faisait accourir tout le monde; on repartait, & d'étape en étape, de fatigue en fatigue, on arrivait enfin au lieu de la destination. On mettait à peu près vingt-quatre heures de Paris à Arras, & Laurence, embarquée la veille, à midi, n'arriva qu'à la fin de la matinée dans la capitale de l'Artois. Elle pouvait dire avec le poète :

« J'ai vu fuir tant de villes! »

L'Ile-de-France & ses coteaux riant, la verdoyante Picardie, Amiens & sa flèche sans rivale, les champs féconds & les nombreux villages qui annoncent le Nord avaient passé tour à tour sous ses yeux; elle était lasse du voyage, plus lasse encore du poids de ses pensées, car, à mesure qu'elle se rapprochait du terme, de l'inconnu, elle se sentait plus craintive.

Il fallait, à Arras, quitter la grande diligence de Laffitte & Caillard, & prendre la voiture de Saint-Pol. Laurence rassembla son bagage, fit ses adieux & ses remerciements à une dame qui l'avait chaperonnée, &, seule désormais, livrée à elle-même, elle monta dans la voiture où se trouvaient déjà trois voyageurs, un vieux prêtre, dont les cheveux blancs la rassurèrent, un fermier en sarrau bleu, et une jeune femme avec un petit enfant sur les genoux. Après une longue attente, la voiture s'ébranla; chacun fit ses petits préparatifs d'installation : le prêtre ôta son chapeau, et après un signe de croix, il ouvrit son bréviaire; le fermier tira un carnet de sa poche & en consulta les pages griffonnées; la jeune mère s'efforça de calmer le petit garçon qui pleurait & voulait qu'on le mît à terre; bientôt l'enfant absorba l'attention de tous; le curé, sans interrompre sa prière, lui donna une belle image. Laurence se souvint qu'elle avait du sucre d'orge dans son sac; le fermier, il y avait sans doute à la ferme quelque gros garçon, e prit dans ses bras & le fit sauter, &, peu à peu, la conversation & la confiance s'établirent.

« Vous allez loin, comme ça? demanda le paysan à la mère du petit Louis.

— Je retourne chez moi, à Pernes, » dit-elle.

Le fermier répondit par un dicton :

— Pernes, Saint-Pol, Arleux,
Trois fosses à leux,

disait feu mon père; je ne sais trop pourquoi, car il n'y a mie de loups dans ce pays-là. Et vous, mam'zelle, vous allez aussi à Pernes?

— Non, dit Laurence, je vais à Saint-Pol.

— Ah! ah! Saint-Pol! j'y vais tous les ans, car je tiens ma ferme d'une vieille demoiselle de Saint-Pol qui ne badine pas sur l'heure de l'échéance. Si je ne suis pas rendu chez elle le lendemain des Rois, avec mon sac d'écus, jamais de billets! mes gaufres et mes poulets de *rendage*, je reçois le 8 ou le 9 janvier une lettre, mais là, raide! elle n'est pas commode, mademoiselle Porthoys, & toute vieille qu'elle soit, il n'y en a pas pour mieux se connaître en affaires.

— Mademoiselle Porthoys! dit Laurence.

— Vous la connaissez?

— C'est ma cousine, je vais chez elle. »

Le fermier se prit à rire, & dit :

« J'ai parlé trop vite; feu mon père me disait souvent que ma langue ferait tort à ma tête. Prenons que je n'ai rien dit, n'est-il pas vrai, mamzelle ? »

— Je vous promets, dit-elle en souriant, que je ne dirai pas à ma cousine qu'un de ses fermiers s'est plaint d'elle.

— Vous avez l'air d'une bonne enfant; & si, à l'occasion, vous pouvez dire un mot pour moi, pour Gaspard Leroux, et lui faire entendre qu'elle devrait bien rebâtir mon pignon, vous n'obligerez pas un ingrat, et vous aurez des gaufres à la cannelle ! »

A cette promesse, tout le monde se prit à rire, même le bon curé, qui suspendit un instant ses vêpres; le fermier, encouragé par son succès, reprit la parole, qu'il n'abandonnait guère, & parla longuement de sa ferme, de ses champs, de son bétail, de sa culture de betteraves, mêlant toujours mademoiselle Porthoys à ses propos; et Laurence, qui écoutait silencieusement, put conclure que sa cousine n'était ni facile ni généreuse.

Sa crainte augmenta, & lorsque, après bien des heures, elle entrevit dans la brume d'un soir d'hiver, les petites lumières tremblotantes qui annonçaient l'entrée des rues de Saint-Pol, son cœur se serra, & elle se demanda si le voyage d'Amérique n'aurait pas mieux valu. La diligence monta au pas une rue bordée de boutiques d'un autre âge dont les devantures, ouvertes à tous les vents, laissaient entrevoir, dans la pénombre, les pauvres marchandises; puis elle tourna dans une cour d'auberge, & le curé dit :

« Grâce à Dieu, nous sommes arrivés ! »

— Mademoiselle Laurence Porthoys est-elle là ? demanda une voix d'homme.

— Je suis ici, c'est moi.

— C'est bon alors, dit l'homme; monsieur Mesnil m'a envoyé pour prendre votre bagage sur ma brouette et vous conduire; il n'a pas pu venir lui-même, rapport à une vente d'arbres qui l'a fait aller à la campagne.

Laurence salua ses compagnons de voyage, fit une caresse au petit Louis, & se mit en route à la suite de la brouette qui portait ses malles. Il lui sembla qu'on la menait loin, à travers des rues sombres & tortueuses; elle se sentait fatiguée à l'excès & triste à mourir, lorsque enfin son conducteur dit d'un ton de triomphe :

— Voici ! »

« Il sonna à une porte cochère; une servante, armée d'une lanterne, vint ouvrir; Laurence traversa une longue cour, monta deux degrés, deux portes s'ouvrirent encore, & elle se trouva dans la salle à manger, en présence de celle qu'elle redoutait, de mademoiselle Clémentine Porthoys. L'arrivée de la pauvre Laurence ne fut pas célébrée par ces joyeuses exclamations, ni par ces embrassements où le sang aurait pu se reconnaître; mademoiselle Porthoys, qui faisait un jeu de pa-

tience, déposa tranquillement ses cartes & ses lunettes, jeta un regard sur la jeune fille, regard perçant que Laurence ne put soutenir, & lui dit enfin d'un ton assez doux :

« Soyez la bienvenue, mon enfant. Avez-vous fait un bon voyage ? »

— Oui, ma cousine; merci.

— Mais bien long, n'est-ce pas ?

— Oh ! oui.

— Vous devez être fatiguée ?

— Extrêmement !

— Vous allez souper & vous coucher. Nous causerons un peu demain. »

Elle sonna, & la nouvelle cuisinière, remplaçante de Victoire, apporta le souper, qui fut succinct, un repas d'ermitte, — des œufs, des légumes, du fromage, en faisaient les frais. Laurence mangea peu, quoique mademoiselle Porthoys l'y engageât avec une certaine bienveillance; elle ne put même accepter le petit verre de vin qui faisait la clôture du repas; sa fatigue était visible, & mademoiselle Porthoys lui dit enfin avec le petit rire bref qui lui était particulier :

« Vous tombez de sommeil, ma petite; il est plus que temps d'aller vous coucher. Bonsoir.

— Bonsoir, ma cousine, & pardon ! je suis si lasse... »

Catherine conduisit Laurence, à travers de longs escaliers & d'interminables corridors, jusqu'à la porte de sa chambre; elle lui laissa la lanterne qui les avait éclairées, & redescendit à tâtons. Laurence ne visita pas, ce soir, la cellule qui lui était destinée; elle se déshabilla à la hâte, se mit à genoux, fit sa prière, & sa pensée dominante, le cri de son cœur vers Dieu, errait encore sur ses lèvres lorsque, la tête sur le chevet, elle s'endormit profondément.

V

LA VIE A DEUX.

Le soleil d'hiver était levé & se jouait dans la chambrette, lorsqu'elle s'éveilla; elle eut quelque peine à ressaisir le fil de la réalité, après ce long séjour au pays des songes ! elle parvint un instant & regarda autour d'elle. Sa chambre ne ressemblait pas à l'étroite cellule du couvent, quittée l'avant-veille; elle était grande, fort éclairée & meublée d'une manière disparate : une vieille chiffonnière en bois de rose faisait pendant à un lavabo en bois peint; les chaises droites & raides, avaient pris naissance sous l'Empire, le lit de fer était une conquête de l'industrie moderne; les gravures appendues au mur, quoique jaunies & fanées, n'étaient pas sans mérite; elles représentaient des marines, d'après Carle Vernet; sur la cheminée, on voyait des coquillages, des flambeaux et une pelote. Le

regard de Laurence chercha vainement les objets de piété, le Christ, l'image de Marie, qu'il avait coutume de saluer dès le matin, & elle soupira lorsque, pour faire sa prière, elle ne trouva rien qui pût soutenir son attention & stimuler sa foi. Un dédouragement l'attendait pourtant : en levant le rideau, elle découvrit un charmant & vaste paysage : un ciel clair laissait voir, de ce lieu élevé, des champs, des bois, des clochers, un horizon à perte de vue, que terminait une ligne blanche & mouvante; cette ligne c'était la mer, Laurence le devina & bénit Dieu, qui donnait à ses yeux cette innocente joie. Elle acheva de s'habiller & descendit promptement.

« Eh bien ! petite, êtes-vous reposée ? lui dit mademoiselle Porthoys. Déjeunez ; voilà le café & les tartines. »

Lorsque le repas fut fini, Laurence, sur un signe de sa cousine, vint s'asseoir auprès du feu, & mademoiselle Porthoys reprit la parole :

« Monsieur Mesnil vous a-t-il mise au courant de ce que vous ferez chez moi ? »

— Oui... ma cousine... à peu près. Mais si vous vouliez bien m'expliquer...

— C'est ce que je vais faire. J'ai toute ma tête, mais je n'ai plus mes jambes d'autrefois : vous me suppléerez pour bien des choses ; vous veillerez à la cuisine, à la cave, au bûcher ; je n'aime pas le gaspillage, et tous les domestiques y sont fort enclins ; les servantes font si bon marché de l'argent des maîtres ! parfois vous écrirez une lettre pour moi, & comme tout cela ne vous occuperait guère, vous pourriez, je l'espère, travailler à l'aiguille ! Savez-vous faire des reprises ?

— Oui, ma cousine, répondit Laurence avec soumission.

— Très-bien ; je vous ai préparé, là, des serviettes qui sont fort élimées ; c'est un dessin très-ordinaire, l'œil-de-perdrix ; vous saurez le suivre ?

— Je le pense.

— Eh bien ! ma chère, nos grand'mères disaient : *Parler & ouvrir se peut* ; travaillons, & parlons un peu ; contez-moi donc ce que vous avez fait depuis la mort de votre père ? »

Laurence ne pouvait qu'obéir ; elle rapprocha la corbeille pleine de linge, prépara son ouvrage & raconta simplement ce qui lui était arrivé depuis la mort de son unique ami ; elle dit en peu de mots son chagrin, son isolement, sa détresse, l'appui qu'elle avait trouvé chez les religieuses de la rue du Regard & ses projets d'expatriation. Elle contenait ses larmes en achevant son récit.

Mademoiselle Porthoys l'avait écoutée avec attention, mais elle seule aurait pu dire si son air concentré cachait une sympathie réelle ou une incurable indifférence.

« Oui, dit-elle, la vie n'est pas commode, je le sais, pour les femmes sans fortune ; tous les chemins semblent barrés devant elles ; on ne peut arriver à rien sans argent ; l'argent est, comme on

le dit dans l'argot du jour, le grand moteur ; malheur à qui n'en a pas ! »

Elle secoua la tête & resta quelque temps en silence ; puis reprenant :

« Vous paraîsez n'avoir pas été gâtée, petite ; aussi je pense que vous vous plairez avec moi. Ne vous attendez pas à de grands plaisirs, au moins ! Ma vie est très-réglée, très-monotone... Je ne suis pas bien riche & ne puis pas me permettre de luxe... Nous vivrons tranquilles dans notre coin, & il ne tiendra qu'à vous d'y demeurer jusqu'à ma mort ; je n'aime pas le changement... »

Peut-être Laurence aurait-elle dû placer ici quelques protestations d'amitié et de reconnaissance, mais elle était, avant tout, sincère, & l'extrême froideur de mademoiselle Porthoys glaçait toute expression vive, tout sentiment dévoué. Il était si évident que Laurence n'était, dans la pensée de sa cousine, qu'un accident utile, un être dont on pouvait tirer parti ; qu'aucune chaleur d'âme ne l'accueillait, qu'aucun intérêt tendre ne la suivrait, & que n'ayant nulle foi en autrui, elle considérerait comme un mensonge et un leurre cette affection qu'elle ne quêtait pas ! Devant sa froideur défilante, Laurence se tut & se dit en elle-même : — Je ne l'aimerai pas, mais je ferai mon devoir auprès d'elle.

Elles travaillèrent en silence ; mademoiselle Porthoys tricotait, & Laurence reprenait ses serviettes. Vers midi, la vieille demoiselle lui dit :

« Petite, allez donc à la cuisine, & dites à Cathérine qu'il ne faut pas mettre d'œufs dans sa liaison. Les œufs sont hors de prix ! pas de citron surtout ! un filet de vinaigre suffit.

Laurence s'acquitta timidement de son ambassade, et elle se vit fort mal reçue.

— Pas d'œuf ! pas de citron ! & avec quoi ferai-je ma sauce blanche ? avec de la farine & de l'eau, n'est-ce pas ? Écoutez, mam'zelle, vous pouvez le dire si vous voulez, je quitterai cette gargote si je ne suis pas libre de mettre dans mes sauces tous les articles qu'il faut ! Ah bien ! oui ! gâter la tarte pour un œuf ! »

Laurence revint & ne transmit pas cet orageux message ; à l'heure du dîner, l'attention de mademoiselle Porthoys fut heureusement captivée par une visite de monsieur Mesnil ; il s'échappait entre deux affaires pour venir embrasser la fille de son vieil ami ; il sembla à la pauvre Laurence qu'une bouffée d'air printanier passait sur elle lorsqu'elle vit ce visage amical & souriant, lorsqu'elle sentit l'étreinte de cette main loyale, & que le bon notaire lui dit avec effusion :

« Je vous amènerai dimanche ma femme & mes petites filles ; elles meurent d'envie de vous connaître. »

Il apportait en même temps de l'argent pour mademoiselle Porthoys, & au moment où Laurence allait chercher, dans une pièce voisine, du papier & une écriture, il dit à sa cliente, avec une certaine indignation :

« Et vous n'avez plus qu'une seule domestique ? cette chère enfant vous tiendra lieu de femme de chambre ? ah ! mademoiselle ! »

— Eh quoi ? eh quoi ? je ne lui imposerai rien de servile ; mais ne faut-il pas enfin qu'elle gagne son pain ? Réfléchissez donc, mon cher Mesnil ! »

Le cher Mesnil serra ses lèvres ; Laurence rentrait, & toute ravie de voir un ami, elle paraissait transfigurée ; le notaire pensa :

« Ne la troublons pas ; cela vaut mieux que l'Amérique ; & qui peut prévoir entre quelles mains tombera enfin tout l'argent que j'apporte ici ? »

Il prit congé ; Catherine leva la nappe, & l'après-dînée passa comme avait passé le matin ; mademoiselle Porthoys examinait ses livres de recette. Laurence passait & repassait l'aiguille dans le tissu que trois générations peut-être avaient usé ; le soir vint, on alluma la lampe, le travail reprit ; un sobre souper coupa la soirée, & avant de se retirer, la jeune fille prit son courage à deux mains & dit à sa parente :

« Ma cousine, voudriez-vous me permettre d'aller à la messe tous les matins ? »

Mademoiselle Porthoys leva la tête, fixa sur Laurence ses yeux perçants & lui dit :

« Vous êtes dévote ? »

— Je n'oserais pas prétendre à un si beau nom, ma cousine, puisqu'on dit que dévot veut dire dévoué, mais j'ai l'habitude d'assister au Saint Sacrifice, & ce serait une grande privation que de devoir y renoncer.

— Très-bien parlé ! Eh bien, ma chère, vous irez ; cela ne me gêne en rien, & quand cela me gênera, je vous le dirai. Catherine vous conduira demain en allant au marché. »

Laurence remercia & souhaita le bonsoir. Seule dans sa chambre que la lune éclairait, elle se laissa tomber sur une chaise ; quelques larmes, longtemps retenues, coulèrent & elle se dit :

« Pourrai-je jamais m'habituer à vivre ainsi ? sans amitié ? sans confiance ?... O mon cher père, où êtes-vous ? où êtes-vous ? »

Le lendemain, les jours suivants ressemblèrent tous à ce premier jour ; mêmes occupations mesquines, même cercle de devoirs étroits ; chez la vieille parente mêmes préoccupations avaries, & chez Laurence même soumission & même silence. Les pensées de mademoiselle Porthoys tendaient évidemment à un seul but : conserver & accroître sa fortune, cette fortune qu'elle possédait sans en jouir & dont elle aurait regardé la perte comme le plus grand malheur qui pût la frapper. Ce souci des biens terrestres avait fait dominer en elle une grande méfiance contre le genre humain ; un bon conseil, une démonstration polie, une attention aimable la trouvaient, par instinct, la lance en arrêt & le bouclier sur la poitrine ; toujours elle croyait lire au fond de la pensée d'autrui une intention secrète & peu avouable, & ce sentiment de défiance, d'autres causes encore cachées au fond de

son cœur, donnaient à ses paroles & à ses actions une sécheresse extrême.

La compassion, la sympathie semblaient absentes de cette âme, & quoiqu'elle n'eût pas abjuré la foi chrétienne, quoiqu'elle en conservât les pratiques extérieures, on ne pouvait pas s'empêcher de penser, en la voyant toujours glacée, toujours indifférente, à ces paroles de saint Jean : *Celui qui n'aime pas, demeure dans la mort*. Tout amour lui semblait à jamais étranger ; l'amour de Dieu était trop surnaturel pour un cœur collé aux intérêts d'ici-bas, & l'amour du prochain trop sublime pour une âme aussi étroitement repliée sur elle-même.

Laurence se sentait oppressée & triste, & dans cette maison où se cachaient tant de trésors, elle pensait souvent à l'indigente demeure de son père, dont les pauvres connaissaient si bien la porte, à ces amis qui venaient le soir, attirés par une conversation intelligente, à la considération enfin qui entourait sa famille, quoiqu'elle fût privée de ces biens que mademoiselle Porthoys estimait si haut. Et si près de l'opulence, elle apprenait à la fois à la mépriser & à la craindre.

Le dimanche fut un jour riant, la grand'messe au matin, la visite de madame Mesnil & de ses petites filles occupèrent doucement la journée ; ce fut une petite oasis après des jours arides, & Laurence en goûta pleinement la douceur. Le soir, appuyée à sa fenêtre, devant cet oratoire naturel que le bon Dieu lui avait préparé, elle pria avec effusion & remercia la divine Providence.

VI

UNE VISITE.

Elle était à Saint-Pol depuis plusieurs mois, & quoique rien ne fût changé à son sort, elle commençait cependant à se plier à cette vie uniforme ; elle cherchait à s'amuser de son travail, elle jouissait en voyant, dans le jardin, les premières fleurs du printemps ; un beau jour lui faisait du bien, elle s'efforçait de satisfaire mademoiselle Porthoys ; non pour obtenir un sourire, une approbation qui ne venaient jamais, mais pour contenter sa conscience ; aussi sa diligente aiguille volait entre ses doigts ; elle discutait pied à pied les dîners avec la cuisinière, & son bon caractère mettait de la ouate entre la maîtresse & la servante, *deux puissants dieux !* les robes & les chapeaux de mademoiselle Porthoys, monuments d'un autre âge, rajeunissaient sous ses mains adroites, & quelque aride que fût la besogne, mademoiselle Porthoys y trouvait toujours disposée sa fidèle & silencieuse auxiliaire. Tout ceci occupait les heures, faisait passer les jours, remplissait même parfois la pensée, mais le cœur de Laurence demeurait vide & appelait en vain ces généreuses affections qui sont la vie ; elle y jetait beaucoup de prières, beaucoup

de travail, ce n'était pas assez encore : elle avait soif de donner & soif de recevoir, & la sécheresse de mademoiselle Porthoys ne se prêtait ni à recevoir du dévouement ni à donner de la reconnaissance. Les plus heureux moments que Laurence connût, c'était lorsque, par une belle soirée de dimanche, elle jouait au jardin avec les enfants de monsieur Mesnil, & que leurs rires innocents lui caressaient l'oreille, ou lorsqu'au détour d'une rue elle donnait une aumône à quelque pauvre créature & qu'elle faisait briller un rayon de joie dans ces yeux qui, d'ordinaire, n'exprimaient que la supplication & le chagrin.

« Que de joie pourrait avoir ma cousine, se disait-elle alors ; est-il possible que, comme la fourmi, on passe sa vie à entasser des provisions & que jamais on n'en fasse part aux autres !... »

Mademoiselle Porthoys, semblable en cela à tous les avarés, vivait fort isolée ; elle n'avait besoin de personne, elle ne comprenait pas qu'on pût se plaire à voir des amis ; une visite était un événement ; les jours, les soirs se passaient sans qu'une main agît la sonnette de sa maison, & d'avance on savait quel était l'individu & ce qu'il voulait ; les nécessités du ménage ou des affaires amenaient seules, à cette porte close, fournisseurs, notaire & fermiers. Aussi, un soir d'avril, à l'heure où l'on n'attendait plus personne, le bruit de la sonnette fit lever la tête aux deux cousines, assises en face l'une de l'autre. On entendit un pas, une voix d'homme qui disait :

« Oui, oui, je connais le chemin. »

Et puis la porte s'ouvrit, & un grand jeune homme entra résolument.

« Bonsoir, chère cousine, dit-il en s'avançant ; je passais près de Saint-Pol, & je n'ai pas voulu manquer l'occasion de vous présenter mes hommages. — C'est vous, Paul ? certes, je ne vous attendais pas.

— Ni moi, dit-il sans se déconcerter ; c'est un ordre de mon inspecteur qui m'a amené ici ; je repars demain, à l'aurore.

— Ah ! fort bien ! Et vous êtes toujours dans les Forêts ?

— Toujours, & toujours au même grade, ce dont j'enrage. »

Pendant qu'il parlait, Laurence regardait mademoiselle Porthoys, & se disait que jamais elle ne lui avait trouvé une expression plus hautaine & plus froide ; ses yeux bleus pénétrants, sa petite bouche discrète ne trouvaient pas un aimable regard, un sourire bienveillant pour ce jeune homme, son parent, qui s'était détourné de la route pour la voir. Lui, à son tour, jeta un regard sur Laurence ; ce regard valait un point d'interrogation, car mademoiselle Porthoys y répondit aussitôt :

« Une de mes parentes, mademoiselle Laurence Porthoys. »

Il salua d'un air respectueux & reprit :

« Je suis charmé, ma cousine, que vous ayez partagé votre solitude avec mademoiselle. Vous viviez trop isolée ; je serai content, en partant, de vous laisser en si aimable compagnie.

— Bonté divine ! qu'est-ce que cela peut vous faire, que je sois seule ou entourée de monde ?

— Les sentiments de famille qui m'attachent à vous...

— Laissez donc ! vous me faites rire ! je n'ai pas assez de fatuité, mon cher Paul, pour croire que l'image d'une vieille fille comme moi, vous occupe beaucoup dans vos pérégrinations.

— Vous pourriez vous tromper, dit-il résolument.

— Brisons-la ; donnez moi des nouvelles de la récolte ? s'annonce-t-elle bien ?

— Superbe. Les blés de mars lèvent à ravir. Si vous renouvez des baux cette année-ci, vous pourrez les augmenter en conscience, car l'exportation des blés, des œufs & des bestiaux fait la fortune des fermiers.

— Qui vous dit que j'ai des baux à renouveler ?

— Pardonnez à une supposition. Vous savez que je n'ai pas l'habitude de me mêler de vos affaires ; vous les dirigez trop bien pour cela.

— Qu'en savez-vous ? » dit-elle d'un air rogue.

Un froid silence régna ; Laurence en était un peu embarrassée, car elle avait une de ces bonnes âmes qui ne sauraient voir accabler les faibles, & tous lui paraissaient faibles devant mademoiselle Porthoys.

« Voici l'heure de votre souper, ma cousine, je vais prendre congé, dit monsieur Paul en se levant.

— Bonsoir, Paul, & bon voyage.

— J'avais tué trois sarcelles ; je les ai déposées dans votre antichambre.

— Reprenez-les, mon cher, je ne mange pas de gibier de marais. Merci cependant, & bonsoir.

— Adieu, ma cousine ; adieu, mademoiselle. »

Il sortit, l'air plus sérieux qu'à son entrée.

« Nous voilà enfin débarrassées de ce personnage, dit mademoiselle Porthoys ; il s'en va avec ses sarcelles & son tendre intérêt pour ma personne.

— Qui est-ce donc, ma cousine ?

— Un de mes cousins, issu de germains : il se nomme Paul Debrande.

— Vous ne l'avez pas bien reçu !

— J'ai peut-être mes raisons pour cela. »

MATHILDE BOURDON.

(La suite au prochain numéro.)

LA LYRE & L'AIGUILLE

(SUITE.)

III

Vers le soir de ce jour de printemps, Clotilde & son oncle causaient sous une tonnelle, au fond du jardin. En même temps, la jeune fille brodait un ouvrage au filet, car elle demeurait rarement oisive. Monsieur Desormeaux, le menton appuyé sur la pomme de sa canne, semblait préoccupé, pensif, & parfois l'on eût pu croire qu'il n'était point à la conversation. Au milieu d'un silence, il dit tout à coup :

« Louis d'Irnelles est en voyage.

— Ah ! fit la jeune fille d'un air distrait. Puis, réfléchissant qu'il ne convenait point de montrer autant d'indifférence pour un ancien ami, elle ajouta : son absence sera-t-elle longue ?

— Non, il reviendra jeudi.

— Alors c'est une promenade plutôt qu'un voyage.

— Sans doute, mais son départ laisse toujours un peu de vide ici.

— C'est vrai ; monsieur d'Irnelles a tant d'entrain, de gaieté et un si bon caractère, qu'il y a du plaisir à l'avoir pour voisin.

— N'est-ce pas ? demanda monsieur Desormeaux ravi, n'est-ce pas que c'est un excellent jeune homme, & que tu apprécies tout son mérite ?

— Mais oui, mon cher oncle, certainement.

— Ah ! nous le lui dirons & il sera bien surpris ! s'écria le cher oncle. Et baissant le front de son aimable nièce, comme pour la remercier de répondre si parfaitement à ses espérances : Oui, il sera agréablement surpris, car il se figure des choses ridicules. Mais pour moi, ma petite Clotilde, je savais que tu lui rendais justice à ce pauvre Louis, & que tu serais bien émue & bien heureuse, le jour où ton vieux oncle te dirait : Ma chère enfant, si tu consens à épouser Louis d'Irnelles, tous nos vœux, à lui & à moi, seront accomplis. Monsieur Desormeaux avait pris un accent pathétique pour prononcer cette phrase, & en l'achevant, il tendit les bras à Clotilde. Il avait la conviction qu'elle allait se jeter à son cou, dans l'excès de sa joie ; mais la jeune fille se tint raide, immobile &

d'une voix tremblante qui s'accordait bien avec la pâleur de ses joues, elle répliqua :

— Mon cher oncle, je suis trop franche pour feindre de la surprise. Bien des fois, il m'a semblé, en effet, que vous aviez l'intention de me marier à monsieur d'Irnelles.

— Eh bien, alors... dit monsieur Desormeaux.

— Eh bien, mon oncle, malgré tout & en dépit des apparences, je me plaisais à espérer...

— Vous vous plaisiez à espérer ? interrompit-il d'une voix de Stentor. Qu'est-ce que cela signifie ?

— Ah ! répliqua-t-elle en riant, si vous commencez par m'effrayer !...

— Oui, oui, il est facile de te faire peur, à toi. Voyons, parle, qu'est-ce que tu espérais ?

— Beaucoup de choses... & je désirerais vous les énumérer toutes.

— C'est inutile, un mot suffit ; veux-tu ou ne veux-tu pas épouser ce jeune homme ? Dis oui ou non.

— Ni oui ni non, mon cher oncle ; je veux tout ce que vous voulez.

— Alors tu consens ?

— Si vous l'exigez...

— Pas du tout, je n'exige rien ; il faut que librement, volontairement, tu prennes une décision.

— En ce cas, répliqua Clotilde d'une voix grave, permettez-moi de m'expliquer & d'entrer dans certains détails.

— Soit, puisque tu y tiens.

— Ce sera un peu long.

— Ça ne fait rien, j'ai le loisir de t'entendre.

— Vous voulez bien que je commence par le commencement ?

— Ah ! que de phrases ! Commence par ce que tu voudras, mais dépêchons.

Clotilde plia son ouvrage, car le jour baissait, & ces faibles lueurs du crépuscule ne lui permettaient point de continuer sa broderie, puis, d'un ton doux mais ferme & décidé, elle s'exprima ainsi :

« Lorsque je quittai le pensionnat, il y a six ans, ce que je savais le moins c'était de diriger un ménage, & je ne me doutais pas, mais pas du tout, du rôle que j'allais jouer dans cette maison. Naïvement je me figurais que, si vous m'aviez fait enseigner tant de belles choses à Paris, c'était pour que j'en fisse usage à Lancray. Je croyais donc que ma principale occupation serait la musique, le dessin, que je pourrais à mon gré lire, écrire...

— Écrire quoi ? » interrompit monsieur Desormeaux d'une voix tonnante.

Clotilde devint rouge comme braise, & sans répondre autrement, elle continua :

« Je fus donc grandement surprise quand, le jour même de mon arrivée, vous me présentâtes madame Ambroise, notre ancienne femme de charge, en me disant : « Ma chère Clotilde, quoique tu aies eu presque tous les prix de ta classe, ton éducation, comme tu le penses bien, est loin d'être terminée ; mais voici une judicieuse personne qui achèvera la tâche que tes maîtresses de pension ont commencée. » J'ouvrais de grands yeux, ne devinant pas ce que cette bonne vieille paysanne pourrait m'apprendre ; elle, cependant, n'était point du tout embarrassée, & séance tenante, elle me donna une leçon. Ah ! que de choses elle savait, dont on ne m'avait jamais dit le premier mot ! combien elle me fit rougir de mon ignorance, & qu'il me parut difficile d'acquiescer ce qu'elle appelait pompeusement la science du ménage ! Je passai six mois à son école ; il est inutile de vous énumérer tout ce qu'elle m'enseigna ; vous savez quels cours elle me faisait suivre ; vous avez surveillé mes travaux, vous avez applaudi à ma docilité, remarqué mes progrès ; mais ce que vous ignorez, ce qu'il est bon de vous dire, c'est que j'ai beaucoup souffert durant ce temps d'épreuve, c'est que souvent j'ai été sur le point de perdre patience. Hélas ! chacun a ses aptitudes particulières, mon cher oncle, & je n'en possédais guère pour ce genre d'étude. Bien mieux, je la détestais, cette science que madame Ambroise professait avec tant de zèle ; je me disais qu'elle attristait ma jeunesse, qu'elle répandait une ombre noire autour de moi, qu'elle enlevait toute poésie aux choses & aux êtres, qu'elle ne laissait rien de beau, de gracieux, d'attrayant aux objets qu'elle avait touchés. Je trouvais que l'économie domestique était l'art de lésiner avec goût, avec adresse, d'épargner le plus possible en faisant mousser ses petites dépenses, & j'avais horreur de la cuisine avec ses massacres d'animaux innocents, ses chairs saignantes, ses victimes brûlées vives... »

Ici Clotilde s'arrêta. Monsieur Desormeaux la regarda d'un air si étonné, qu'elle craignit d'avoir été trop loin ; mais, voyant qu'il se taisait, elle reprit :

« Un jour, ma nouvelle institutrice m'ayant poussée à bout, je pris en particulier mon oncle Alfred, & je lui contai, par le menu, mes grands chagrins. Je lui dis que cette impitoyable Ambroise détruisait toutes mes illusions, me montrait chaque chose sous un aspect fort déplaisant, en un mot me rendait très-malheureuse. Et pour quoi ? pour quoi ? La belle nécessité d'apprendre qu'on doit mettre l'arroche dans le potage, la pimprenelle dans la salade, & que le fenouil sert d'assaisonnement ; qu'il faut étouffer les pigeonneaux, égorger les poulets & faire périr l'écrevisse au milieu des flammes ! »

Monsieur Desormeaux laissa échapper un geste d'impatience.

« Venons au fait, murmura-t-il, venons au fait.

— M'y voilà, dit Clotilde. Je parlai donc à mon oncle Alfred, & lui, sans me faire de longues exhortations, sut me rendre tout mon courage, toute ma bonne volonté. Il me répondit simplement ceci : « Ma chère enfant, tu n'ignores point que madame Ambroise songe à la retraite. Or, si tu n'es pas en état de la remplacer lorsqu'elle vous quittera, cela causera beaucoup de peine à monsieur Desormeaux ; il est habitué à voir régner chez lui un ordre parfait, une activité incessante. Ta pauvre tante d'abord, & ensuite la vieille Ambroise l'ont gâté sous ce rapport. Il faut donc, ou que tu deviennes une excellente ménagère, une maîtresse de maison accomplie, ou que tu te résignes à voir ton bon oncle triste, chagrin, mécontent, obligé de contracter de nouvelles habitudes, & de se priver en partie du bien-être dont il a joui jusqu'à présent. » Cette raison de sentiment en valait cent mille. Je dis à mon oncle Alfred qu'il était inutile d'insister davantage, qu'il m'avait convaincue, & que vous seriez content de moi. A dater de ce jour, je fus toute à mes nouveaux devoirs. C'est aussi depuis cette époque que j'ai repris ma gaieté & mes pensées couleur de rose. Il m'est si doux de pouvoir contribuer à vous rendre heureux, à vous faire aimer votre intérieur & ce cher vieux logis ! Puis, il faut ajouter que je n'ai pas entièrement banni de mon cœur mes anciennes affections ; l'étude des beaux-arts occupe mes heures de loisir, & lorsque mon oncle Alfred vient à Lancy, la ménagère disparaît pour faire place à... au... dirai-je au bas-bleu, mon cher oncle ? »

Monsieur Desormeaux fronça le sourcil ; mais se calmant soudain :

« Tout cela est bel & bien, dit-il, je te remercie de m'avoir sacrifié tes idées, tes préférences, & pour parler plus justement, tes petits ridicules de pensionnaire, mais je ne vois pas où tu voudrais en venir, il n'est question ni de Louis d'Irnelles, ni d'un mari quelconque dans ton récit.

— Pardon, mon oncle, j'y arrive précisément, & je vous demande la permission de vous poser cette question : Est-il nécessaire, est-il juste même, que je fasse pour un étranger ce que j'ai fait pour vous ? Faut-il que je sacrifie à un monsieur que je connais à peine, que je ne connais peut-être pas du tout — car je parle en général — mes inclinations, mes goûts, mes préventions, mes idées, mes sentiments ; ne vaut-il pas mieux que le monsieur en question ait à peu près le même caractère, le même genre d'esprit que moi, et ne me demande aucun sacrifice ? Souvent vous m'avez dit : Ma petite Clotilde, je désire, avant tout, que tu sois heureuse & que tu fasses un mariage d'inclination ; c'est pourquoi je tiens à te conserver chez moi jusqu'à ce que tu sois majeure. Une très-jeune fille ne sait point assez se défendre des surprises du cœur & de l'amour-propre, & risque

de faire un mauvais choix ; mais à vingt-un ans, on peut disposer de son sort, on possède la plénitude de sa raison, on est en état de comparer, de réfléchir, & d'envisager l'avenir sérieusement. » Puisque vous m'avez laissé toute liberté, mon cher oncle, puisque vous avez remis mon sort entre mes mains, ne trouvez pas mauvais, je vous prie, que je tienne essentiellement à ce que le caractère du jeune homme que j'épouserai sympathise avec le mien. Je ne suis point exigeante, je n'ai pas de grandes prétentions, mais je veux que mon mari me comprenne, & ne considère point mes pauvres petites qualités comme des défauts choquants ; je désire surtout qu'il aime les arts, qu'il en ait l'intelligence, qu'il possède le sentiment du beau, de la poésie.

— Mais Louis d'Irnel répond parfaitement à ce programme & à tes vœux, interrompit monsieur Desormeaux, il sait apprécier les ouvrages de l'esprit, il a des goûts très-distingués, il se pique de beaux sentiments tout comme un autre, il aime beaucoup la poésie, & même, dans sa première jeunesse, il tournait agréablement l'alexandrin ; il n'avait pas plus de onze ans quand il composa & me récita, le jour anniversaire de ma naissance, un joli compliment en vers qui commençait ainsi :

De mon très-cher tuteur c'est aujourd'hui la fête.

Clotilde éclata de rire, & d'un air moqueur :

« Ah ! dit-elle, comme vous plaidez bien sa cause ! »

— Parlons sérieusement, répliqua l'oncle d'un ton sévère. Si je t'entends bien, tu trouves que Louis n'a pas des sentiments assez poétiques, qu'il n'est pas assez épris du beau idéal pour devenir ton mari. C'est la seule objection que tu as à faire ?

— En est-il une plus forte, une plus pressante ? s'écria Clotilde. Songez donc ! Épouser un jeune homme qui ne partagerait ni mes idées, ni mes joies, ni mes aspirations, qui ne parlerait pas la même langue que moi, si je puis m'exprimer ainsi. Vivre sous le même toit & être séparés par un abîme, quelle triste existence ! »

Monsieur Desormeaux haussa les épaules.

« Ma chère amie, répondit-il, on ne doit pas asséoir un jugement sur des préventions. Qui t'a dit, où as-tu pris que Louis a un caractère si différent du tien ? Je trouve, moi, qu'au moral, vous vous ressembliez comme deux gouttes d'eau.

— Vraiment ? fit Clotilde d'un ton ironique.

— Mais oui, je t'assure, & tu serais fort embarrassée si je te disais de me donner des preuves du contraire.

— Point du tout, mon oncle, ces preuves abondent. Ainsi, par exemple, pourquoi monsieur d'Irnel, qui a reçu une brillante éducation, qui eût pu parcourir, & non sans mérite, la carrière des sciences ou celle des arts, a-t-il choisi une profession, honorable sans doute, mais qui n'exige pas une grande dépense d'esprit & d'érudition ?

— Parce qu'il n'est point ambitieux, parce qu'il aime sa vallée natale, la maison qui renferme son berceau, la fabrique qui a enrichi son père. »

Clotilde secoua la tête.

« Ah ! mon oncle, dites plutôt qu'il a un esprit étroit, une imagination stérile, que des horizons bornés lui suffisent, & que c'est de choses matérielles qu'il tient avant tout à s'occuper.

— Ta, ta, ta, que de verbiage ! s'écria monsieur Desormeaux. Je voudrais que la poésie & les horizons imaginaires... Mais à quoi servirait de me fâcher ? Restons-en là pour aujourd'hui. J'espère que tu réfléchiras encore, que tu étudieras avec plus d'impartialité le caractère du pauvre Louis, & que ta décision ne sera point irrévocable. »

La-dessus, il s'éloigna sans attendre la réponse de Clotilde. Il était fort irrité, le bon monsieur Desormeaux, & s'en prenait tour à tour à la poésie, à la maladresse de Louis, aux caprices des jeunes filles. Mais comme l'excellent homme était très-optimiste, & qu'il se plaisait à regarder les choses par leur plus beau côté, son esprit se rasséréna peu à peu, & avant de s'endormir, il se dit d'un ton presque content :

« Après tout, il n'y a pas là de quoi se mettre martel en tête. La cause de Louis n'est qu'à moitié perdue, ou plutôt elle est à moitié gagnée. Clotilde & moi, nous sommes bien près de nous entendre ; elle ne m'a fait que des objections frivoles qui tomberont d'elles-mêmes. Qu'a-t-elle à reprocher au pauvre jeune homme ? Des vétilles ! Je parlerai à Alfred, qui désire beaucoup ce mariage, & qui saura mieux que moi combattre la résistance de la petite. Mais qui eût dit qu'elle était aussi romanesque ? Je ne m'en doutais guère. A la vérité, il me semblait parfois... Mais je croyais qu'elle cherchait seulement à flatter les goûts de son oncle le poète. »

Pendant ce temps, Clotilde, assise dans sa chambre bleue, regardait la campagne endormie, les grands arbres doucement agités par la brise, la lune qui argentait le feuillage des saules, les étoiles qui faisaient pâlir l'azur du ciel, & quand elle avait longtemps admiré, longtemps rêvé, elle écrivait quelques mots sur une feuille volante qu'elle tenait à la main. Mais les soirées sont fraîches au commencement de mai, & ce jour-là justement la rosée se cristallisait dans la corolle des narcisses, la jeune fille toute frissonnante fut donc obligée de fermer sa fenêtre plus tôt qu'elle ne l'eût voulu ! Alors elle prit, dans un tiroir du bureau, un album fort élégant, & se disposa à copier ce qu'elle venait d'écrire sur la feuille volante. La tâche était difficile. A première vue, ce brouillon plein de ratures, cet essai informe paraissait illisible, mais avec beaucoup de bonne volonté & d'attention, on pouvait finir par s'y reconnaître. C'étaient des vers nouveaux nés, chétifs, mal venus, affreux.

Clotilde, d'une main exercée, se mit à polir, à corriger, à amputer les malheureuses rimes, &

lorsqu'elle les eut transcrites dans le joli petit album, il lui sembla qu'elles avaient une mine fort avenante, & elle s'endormit le sourire sur les lèvres, trouvant, comme l'empereur romain, qu'elle n'avait point perdu sa journée.

IV

Quelques jours après, par une matinée charmante, Clotilde traversait la prairie d'un pas vif, d'un air empressé, & se dirigeait vers la route en échangeant des signes d'amitié avec un voyageur dont l'élégant coupé soulevait un nuage de poussière, & dont les beaux chevaux noirs brûlaient le pavé. Cet homme aux cheveux grisonnants, aux traits doux & fins, regardait avec un sourire attendri la robe rose de la jeune fille qui flottait sur le velours des prés, en courbant à peine la tige des marguerites. Clotilde agita son ombrelle, faisait de gracieux saluts, & finalement elle quitta le sentier pour s'élancer dans la grande herbe & gagner la route plus vite. Comme elle avait non-seulement la taille svelte de Diane chasseresse, mais aussi sa démarche légère, elle eut bientôt rejoint la voiture, & elle s'installa gaiement auprès du voyageur.

« Mon cher oncle, dit-elle, combien je vous ai attendu !

— Suis-je donc en retard, mon enfant ? demanda-t-il après l'avoir embrassée avec tendresse.

— Non, c'est moi qui ne suis guère patiente, vous savez.

— On ne peut être parfait, répliqua-t-il gravement.

Monsieur Alfred Verdal, car c'était lui, avait près de soixante ans ; mais il n'y paraissait pas. Sa taille était haute & droite, son regard vif, sa figure agréable et spirituelle ; tout chez lui était resté jeune. On voyait qu'il avait passé sa vie dans une heureuse quiétude, à l'abri des orages ; que, pour lui, le ciel avait toujours été d'azur & le monde beau & bon. Il faisait songer à ces poètes de l'antiquité qui, sans être ridicules, loin de là, couronnaient parfois de roses leurs cheveux blancs. Pour ces êtres doux et aimables, il n'y a que printemps & jeunesse ; ils voient les choses au travers d'un voile charmant, & s'ils ne comprennent pas toujours les devoirs austères de la vie, ils ignorent aussi ses fautes, ses misères & ses hontes.

— Eh bien ! mon oncle, quoi de nouveau ? demanda Clotilde.

— De nouveau, ma mignonne ? Mais rien d'important que je sache. On disait cependant hier que la Russie...

— Je me soucie bien de la Russie ! s'écria la jeune fille en allongeant les lèvres d'un air mutin qui fit sourire le bon oncle.

— Ah ! dit-il, j'y suis. Tu me demandes des nou-

velles de notre petite Revue, de la chère *Abeille*. De ce côté, tout est bien, mon enfant ; l'*Abeille* prospère, elle fait son chemin ; hors de la province, sa réputation commence à s'établir ; dans notre bonne ville de Saint ..., on en dit & l'on en pense tout le bien possible ; on vante le mérite de ses rédacteurs, & l'on apprécie surtout le talent naissant du jeune poète qui cache son vrai nom sous le joli pseudonyme de Flora Mac-Ivor.

Mademoiselle Clotilde baissa les yeux et rougit avec grâce.

« Les habitants de Saint ... sont vraiment trop bons & trop indulgents, balbutia-t-elle.

— Mais non, ma chère, ils ne font que te rendre justice. Ces essais poétiques méritent qu'on les remarque ; ils ont une fraîcheur, une naïveté, une grâce qui plaisent à tous ; puis ce pseudonyme de Flora Mac-Ivor a fait deviner facilement que le nouveau rédacteur de l'*Abeille* est une femme, une jeune fille, simple & candide, & par suite t'a concilié la bienveillance de tes lecteurs ; enfin, les titres que tu as donnés à tes petites pièces : *Sous le chaume*, *la Violette*, *les Graminées*, les plus humbles des fleurs, annoncent tant de modestie, si peu de prétentions, que cela dispose encore favorablement les esprits. Aussi faut-il battre le fer pendant qu'il est chaud, & ne pas laisser refroidir l'intérêt que tes jolis vers ont fait naître. La semaine prochaine, nous publierons la ballade que tu m'as remise à mon dernier voyage à Lancray ; mais cela ne suffit point ; as-tu d'autre copie à me confier.

— Oui, mon oncle, quelques stances dont vous ne serez pas trop mécontent, je crois. Au surplus, vous verrez, vous corrigerez. Et, cette semaine, l'*Abeille* n'offre-t-elle rien de remarquable à ses abonnés ? »

Monsieur Verdal ouvrit son sac de voyage, & en sortit une brochure mignonne, dont la couverture rose était semée d'abeilles.

— Il y a quelques articles excellents, dit-il, mais tu les liras plus à loisir ; à présent, causons.

— Certainement, mon oncle, causons, répliqua Clotilde. Mais, en parlant ainsi, elle feuilletait avec curiosité le joli petit livre, & tout à coup elle fit un geste de surprise, tandis que ses joues se couvraient d'une couleur assez vive.

« Qu'est-ce ? demanda l'oncle, qui se pencha vers elle pour examiner aussi la brochure. Ah ! des vers, par monsieur Trois-Étoiles ! Il va bien, ce jeune homme ; ses poésies ont du mérite, & je crois que l'on goûtera beaucoup la petite pièce que voici.

— Le titre en est bizarre, murmura Clotilde : *La Lyre et l'Aiguille* : cela me paraît bien original.

— C'est gracieux & rempli de bon sens, ma chère, »

La jeune fille se mit à examiner avec une grande attention l'œuvre nouvelle du poète inconnu ; & à mesure qu'elle lisait, on voyait son émotion re-

poubler, & l'incarnat qui colorait son visage, prendre des teintes plus vives. Quand elle eut bien lu, bien médité, elle releva son front pensif & dit d'un air soucieux :

« Mon oncle, vous m'avez affirmé que personne ne sait que ce sont des vers de votre petite Clotilde, que la Revue littéraire de Saint ... publie sous le nom de Flora Mac-Ivor.

— Je te l'ai affirmé & je l'affirme de nouveau. Je n'ai confié ce secret à personne; les rédacteurs de l'*Abeille* eux-mêmes ne se doutent de rien. Je prends tant de précautions! Je copie tes poésies avant de les porter au bureau, & je les donne comme étant l'œuvre d'un débutant auquel je m'intéresse. On n'a pas le moindre soupçon.

— Vous croyez, mon cher oncle? Moi, je crains bien que vous ne vous trompiez & que monsieur... Trois-Étoiles ne m'ait reconnue. Avez-vous lu tous les vers qu'il a fait paraître dans l'*Abeille*, sans les signer même d'une simple initiale?

— Oui, & j'ai remarqué qu'il estime beaucoup le talent de ma chère Flora, qu'il lui adresse de temps à autre une louange ingénieuse, indirecte & d'une délicatesse extrême, mais cela ne prouve point qu'il la connaît.

— Avez-vous remarqué aussi qu'il montre de la prédilection pour les choses que j'aime, que je préfère, & auxquelles cependant, notez-bien ceci, je n'ai fait jusqu'à présent aucune allusion dans mes pauvres versiculets? Par exemple, il affectionne l'églantine, ma fleur favorite; le gai refrain de l'alouette qui me plaît autant que la voix mélodieuse du rossignol; les ouvrages de Walter Scott, & surtout son admirable roman de *Waverley*; les lieder de Schubert que je chante si souvent; le rose que vous appelez la couleur de Clotilde, etc... etc... car je pourrais faire cette énumération beaucoup plus longue.

— Voilà qui est un peu singulier, répliqua monsieur Alfred; mais... je le répète, ça ne prouve rien.

— C'est ce que je me disais hier encore, mon cher oncle; mais, à cette heure, je suis obligée de penser autrement, ce monsieur ayant fait dans ces vers, la *Lyre et l'Aiguille*, une peinture fidèle de mes occupations & de mon genre de vie. A la vérité, il a traité ce sujet avec autant de discrétion que de délicatesse, & chacun doit être convaincu qu'il s'en est tenu à des généralités; mais, moi, comment voulez-vous que je ne me reconnaisse pas dans ce portrait? Il y a des détails que je croyais ignorés du monde entier. Ainsi, cette jeune fille qu'il représente assise dans une chaumière, tandis que les enfants du logis, parés de vêtements neufs qu'elle a cousus elle-même, se groupent autour d'elle pour regarder les brillantes enluminures d'un livre qu'elle tient sur ses genoux, cette jeune fille, c'est moi... Impossible de m'y tromper. La description est exacte, le poète n'a rien oublié, ni la treille qui glissait ses rameaux au travers des vitres brisées, ni l'image de Jésus

enfant que j'ai donnée à ces petits pauvres, & qui décore le mur de leur cabane, ni le ruisseau qui coule au fond du jardin, ni les glaïeuls & les narcisses qui croissent à profusion sur les bords, ni la robe de Sultane rose que je portais ce jour-là!

— Voyons, voyons, dit monsieur Verdal très-étonné, j'ai parcouru ce morceau-là à la hâte, et je l'ai trouvé frappé au bon coin, voilà tout; il faut que je l'examine plus attentivement. Il prit la brochure couleur de rose, lut avec application, & parut éprouver quelque déplaisir, mais il se remit bien vite et dit en riant :

— Tu te trompes, ma chère amie; lorsque ce jeune homme écrivait ces vers, il ne songeait pas plus à toi qu'au grand Mogol.

— Comment savez-vous qu'il est jeune? demanda Clotilde.

— Mais parce que je l'ai entrevu. Il était venu au bureau de l'*Abeille* pour corriger l'épreuve de... eh! précisément l'épreuve de ce morceau, la *Lyre & l'Aiguille*.

— Quoi! mon oncle, vous l'avez-vu?

— Aperçu seulement, ma chère; je passais, il était là, & tu comprends que je ne songeais guère à observer cet inconnu.

— Est-ce qu'il ne s'est point nommé?

— Oh! certainement si! & quand je dis inconnu... on voyait, bien au contraire, qu'il se trouvait en pays de connaissance; mais moi, n'ayant pas de motifs pour m'intéresser à lui, je n'ai point eu l'idée de m'informer de ce qu'il pouvait être.

— Enfin, c'est un jeune homme distingué?

— Oui, il a bonne mine & l'usage du monde; voilà tout ce que je puis dire de lui.

— C'est bien assez, » s'empressa de répondre Clotilde d'un air indifférent.

Elle se mit à feuilleter la brochure & demeura silencieuse. Monsieur Verdal, qui la regardait & paraissait préoccupé, lui dit :

« Mon enfant, ne trouves-tu pas qu'il est temps de confier notre secret à monsieur Desormeaux? En lui laissant ignorer tes débuts dans la carrière poétique, nous n'avons eu d'autre intention que celle de lui faire une agréable surprise. Eh bien, le moment est venu, ce me semble, & nous devrions aujourd'hui même le mettre dans notre confidence.

— Oh! pas encore! reprit vivement Clotilde, pas encore, je vous en prie, attendons que mon petit demi-talent soit une chose avérée; car s'il reste quelque doute sur ce point, — vous connaissez mon oncle, — loin d'être satisfait & de trouver la surprise agréable, il m'ordonnera de brûler mes manuscrits & mon dictionnaire des rimes! »

Monsieur Verdal fit un mouvement d'hésitation, & après avoir réfléchi, il dit d'une voix grave :

« Ma chère mignonne, tu sais combien je déteste les cachotteries, & quelle répugnance j'ai pour ces petits mystères; cependant comme les raisons que tu allègues sont assez bonnes, je veux

bien que nous attendions encore ; mais à une condition, c'est que dès aujourd'hui, nous mettrons à la portée de la main de monsieur Desormeaux toutes les livraisons de *l'Abeille* qui renferment quelques-unes de tes poésies. Si nous nous y prenons adroitement, nous forcerons le cher oncle à lire ces vers ; & dans le cas où il en serait content, où il dirait du bien de miss Flora, nous lâcherions le grand mot.

— Comme il vous plaira, répondit Clotilde assez contrariée. »

Elle était parfaitement sûre que monsieur Desormeaux ne dirait & ne penserait aucun bien de ses vers ; & pour empêcher monsieur Verdal de s'appesantir sur ce sujet & de faire de nouveaux plans, elle changea de conversation.

« A présent, demanda-t-elle, voulez-vous me permettre de vous confier mes chagrins ?

— Tes chagrins ? Tu en as donc ? Depuis quand ? Lesquels ? s'écria l'excellent homme, prompt à s'alarmer.

— Je n'en ai qu'un, mais il en vaut cent : figurez-vous que mon oncle Desormeaux voudrait me marier à monsieur d'Irnel.

— Et pourquoi non ? Je le voudrais comme lui, c'est un projet que nous caressons depuis longtemps.

— Est-ce possible ? vous aussi, mon oncle ? Que vous êtes cruel ! Vous connaissez mes goûts, mon caractère, mes penchants, & vous avez rêvé, désiré pour moi un semblable mariage !

— Mais comment donc ?... tu m'étonnes beau-

coup ; est-ce qu'il n'est pas très-bien assorti, ce mariage ? »

Clotilde soupira.

« N'en parlons plus, dit-elle ; je vois bien que je ne dois pas compter sur votre appui, & que ce n'est pas vous qui plaidez ma cause auprès de mon oncle.

— Mais, ma chère, tu n'as nul besoin d'avocat ; je tiens de source certaine que monsieur Desormeaux te laissera toujours libre de rejeter ou d'accepter les propositions de mariage qui te seront faites. Dès que tu auras dit non, il n'insistera plus.

— Et vous pensez qu'il est facile de dire non, lorsqu'un oncle si bon, si indulgent voudrait qu'on dit oui ? Plutôt que de lui faire cette peine, je me sacrifierais, je crois...

— Mais moi, je n'entends pas qu'on te sacrifie, & du moment que tu prends la chose ainsi, je parlerai à monsieur Desormeaux, & je l'amènerai, j'espère, à renoncer de lui-même à notre projet. Mais nous voici à l'entrée du parc : si tu veux, nous le traverserons à pied ; la fraîcheur doit être délicieuse sous les vieux arbres, & j'aime à regarder ces jeux d'ombre & de lumière.

— Oui, mon oncle, descendons, entrons dans le parc, & suivons les bords du ruisseau ; ce sera prendre un grand détour, mais vous entendrez mes fauvettes, & je vous ferai voir des renoncules aquatiques que je trouve charmantes.

MICHEL AUBRAY.

(La suite au prochain numéro.)

ANGELUS DU SOIR ⁽¹⁾

Les soirs d'été, quand luit & passe
Au couchant un tardif éclair,
Et que la lune dans l'espace
Montre son front placide & clair ;

Quand la nuit prélude à voix basse,
Et, mêlée aux esprits de l'air,
Nous avertit que tout s'efface,
Qu'aujourd'hui s'en va comme hier ;

Si, devant tous ces bruits qui meurent,
Ces longs adieux, ces chants qui pleurent,
Vous êtes altéré d'espoir,

Écoutez frémir le cantique
De *l'Angelus* mélancolique...
Le ciel s'ouvre, Dieu se fait voir !

M^{me} E. BARUTEL, née ADOLPHINE BONNET.
Lauréat de l'Académie Française.

(1) Cette poésie est extraite des *Fleurs d'Été* (deux beaux volumes in-12, sur fort beau papier vergé, 8 fr., vendus au profit des orphelins d'Alsace). S'adresser à l'auteur, Villefranche-du-Lauragais (Haute-Garonne).

REVUE MUSICALE

La Musique réaliste. — Histoire de deux musiciens. — L'opéra de M. Massenet.

Notre époque, dans un pays civilisé, en l'an de grâce 1873, il y a quelque chose qui s'appelle la *musique réaliste*. Est-il rien de plus stupide, de plus grotesque, de plus anormal que ces deux mots prétentieusement accrochés ensemble? Inclinez-vous, compositeurs de la moderne école; c'est le grand Richard Wagner qui a tenu sur les fonts de baptême cet enfant, appelé à faire la gloire & le bonheur des générations futures; déjà ses nombreux disciples entonnent des chants de triomphe, & plusieurs d'entre eux, dans le silence du cabinet, élaborent les chefs-d'œuvre qui doivent bouleverser le monde. Nous aurons un jour, assurément, la musique philosophique, psychologique, démocratique & sociale, & il se trouvera des écrivains pour les préconiser toutes.

La puissance & l'utilité de la critique consistent, ce nous semble, à faire servir les exemples du passé au progrès de l'avenir, & à signaler, partout où ils se rencontrent, les talents dignes de fixer l'attention publique; mais la presse, qui devrait être un sacerdoce, ne sert trop souvent, il faut le dire, qu'à troubler la raison des lecteurs : avec l'immense publicité dont elle dispose, elle s'attache à surexciter la vanité des uns, à décourager les tentatives des autres. C'est ainsi qu'elle impose à la foule des quantités innombrables de médiocrités qui n'avaient nulle raison de sortir de leurs limbes; c'est ainsi encore qu'elle laisse dans l'ombre de véritables artistes qui ont droit à la lumière. Pourquoi ces injustices? Eh! mon Dieu! parce que beaucoup de critiques se font les défenseurs d'un groupe d'intérêts auxquels ils sacrifient la vérité & l'art. Si les esprits sérieux distinguent la célébrité de la gloire, le public s'y laisse facilement prendre, l'erreur se propage, & la réputation d'un artiste est faite ou dé faite à tout jamais.

Sans les Plutarques de pacotille qui ont annoncé, au bruit des cymbales, l'éclosion du génie de Richard Wagner, cet artiste fût probablement de-

venu un maître, un créateur, peut-être même une des gloires de notre génération. On l'a noyé dans les joies de la vanité, on l'a saturé de fausses louanges; on a grisé son génie, qui n'a plus produit alors que des œuvres de pédant, une musique algébrique, dédaigneuse des beautés extérieures & saisissables de cet art délicieux.

Il y a, dans la nature, des vérités & des principes primitifs sur lesquels repose tout l'édifice des connaissances humaines. L'artiste ne les crée pas, mais il en tire des conséquences qui deviennent la conquête de ses méditations; c'est, à coup sûr, d'un chant d'oiseau, du bruit de la tempête ou du murmure d'un ruisseau, que sont sorties les premières idées musicales; les psalmodies inspirées par les voix humaines ne sont venues qu'après; c'est d'un sourire, d'une souffrance, d'une prière d'enfant ou d'un splendide paysage que sont nés les premiers éléments de la peinture. A mesure que se sont révélées les lois de l'harmonie universelle, nos créations devenaient plus vastes, plus belles, plus complètes; la poésie y sema ses grâces délicates; le sentiment y mêla ses voix joyeuses ou éplorées; le génie y jeta sa puissance & sa vie. On cherchait la pensée, & on la trouvait en observant la nature.

Où découvrir l'idée de Richard Wagner, le compositeur réaliste? les grands éclairs de génie qui traversent ses œuvres sont loin de compenser l'inutilité verbeuse & obscure de leur ensemble. Le contraste d'une langue qui se dépouille orgueilleusement de toute spiritualité, avec un art qui, pour être parfait, doit s'imprégner des magnificences de la nature & de la puissance des sentiments, n'est-il pas une monstrueuse difformité? Est-ce que l'algèbre & la poésie peuvent cheminer de conserve? le hibou connaît-il les routes par où les aigles vont au soleil? La musique réaliste s'est donné pour mission de peindre la civilisation pratique; la musique proprement dite s'inspire du beau idéal. Obligez-nous de nous traduire, dans

vos compositions savantes, les manipulations de la chimie, une discussion sur le budget, une dissertation scientifique sur les générations spontanées; ou bien encore un cadavre qu'on dissèque. Voilà du réalisme qui doit inspirer les génies réformateurs! Arrière cette piètre & fade musique qu'un siècle imbécile a trop longtemps admirée! du nouveau, du nouveau, notre vieux monde se meurt, vive le monde de l'avenir!

Jusqu'à ce jour nous avions pensé que ce qui a été valait tout autant que ce qui est, & nous avions l'insigne folie de nous dire: A chaque homme son rôle, à chaque chose sa place; aux roses, la plaine & le zéphyr; au cèdre, la montagne & l'ouragan; à la philosophie, les spéculations de l'esprit; à la science, le champ des découvertes; à la poésie, le rêve, le ciel, le mystère; à l'art, la beauté, le charme, le sentiment, la passion.

Il est en nous une force immense qu'on appelle l'âme, & c'est cette force constitutive & dominante qu'on place en sous-ordre dans les combinaisons de l'école réaliste! Et c'est cette substance éthérée, invisible & immatérielle, qu'on prétend asservir au prosaïsme de la vie vulgaire! En vérité, les aberrations de tous les genres sont de mise par le temps qui court; mais on n'eût jamais imaginé que les arts, & particulièrement celui de la musique, fussent exposés à en subir les outrages.

Berlioz, dans le commencement de sa carrière, avait eu des atteintes de ce mal; il voulut peindre, dans quelques unes de ses productions, les agitations fébriles de son époque, et s'y jeta avec cette impétuosité qui tire vanité de sa violence; mais il s'épouvanta lui-même de ce chaos au milieu duquel il marchait en aveugle, & créa *l'Enfance du Christ*, qui donnait un démenti formel à sa première manière. C'est à partir de ce moment qu'il devint vraiment un compositeur hors ligne.

Notre vieil ami Béranger nous racontait un jour l'anecdote suivante: Deux jeunes gens, à peu près du même âge, l'un né à Paris, l'autre dans une ville de la Provence, étaient entrés au Conservatoire à peu près dans le même temps; ils se lièrent d'une étroite amitié & travaillèrent, trois ans, avec un égal courage; l'un & l'autre avaient la même ambition: s'initier aux difficultés de l'harmonie & devenir compositeurs. Le Provençal, plus ardent que son émule, s'adonnait particulièrement au genre héroïque, à la grande musique d'opéra; l'autre, plus modeste, bornait son ambition à composer des romances & des sonates. Quand leurs études furent achevées, ils résolurent de voyager; entendre les chefs-d'œuvre des maîtres, respirer un autre air, voir des pays nouveaux, visiter les lieux qui ont vu naître Mozart ou Rossini, c'était le rêve des deux amis. Mais au moment du départ, en comptant & recomptant leur mince pécule, ils s'aperçurent qu'il n'était pas possible de visiter l'Allemagne & l'Italie, ces deux terres de la musique. Du reste, leur goût & leurs aptitudes diffé-

raient essentiellement. Il s'ensuivit que le Méridional se décida pour l'Allemagne, & que le Parisien choisit l'Italie.

Tous deux se serrèrent la main, en se promettant de se retrouver à Paris, deux ans après leur départ.

Après dix-huit mois de séjour hors de France, ils se rencontrèrent un matin sur l'asphalte des boulevards. Les pauvres diables étaient maigres & assez mal vêtus. Les voyages avaient épuisé leur bourse. Ils cherchèrent un petit traiteur dans un des quartiers les plus infimes de Paris, & s'y firent servir à déjeuner.

« Il me reste pourtant cinq cents francs, dit le Méridional, mais je n'y toucherais pas pour un empire. Ils ont une destination dont j'attends ma fortune.

— Et que rapportes-tu? demanda le Parisien.

— Une œuvre colossale, mon cher! Regarde mon crâne, je suis devenu chauve à force d'y travailler. Et toi, qu'as-tu fait dans le pays des oranges?

— Quelques romances, quelques valse, une symphonie & deux rondeaux.

— Cela ne t'enrichira guère.

— Je me sens un trop petit talent pour justifier une grande ambition. Si je ne vends pas ma musique, je donnerai des leçons; à présent je m'en crois capable.

— Les directeurs des théâtres parisiens, s'écria tout à coup le Provençal avec colère, sont des drôles. Crois-tu qu'à aucune de nos scènes lyriques je n'ai pu obtenir une audition?

— Il est bien difficile de percer le nuage, répondit l'autre.

— Eh bien! ces cinq cents francs dont je te parlais vont être utilisés à faire entendre mon opéra dans la salle du Vaux-Hall. Mes exécutants sont prêts, voici trois mois que je les fais répéter. Les pauvres gens ne seront guère indemnisés en ce moment de tout le dévouement dont ils font preuve; mais, comme moi, ils comptent sur l'avenir.

Et après avoir devisé quelque temps de leurs travaux & de leurs espérances, les deux musiciens se quittèrent.

Un mois après, le Méridional fit exécuter son ouvrage dans la salle du Vaux-Hall. Auber, madame de Spaur, Adolphe Adam, & quelques directeurs des théâtres parisiens étaient au nombre des auditeurs.

Les premières mesures de l'ouverture produisirent un bon effet, puis arriva un solo de hautbois, si bizarre, si incohérent & si mal exécuté, que le public se mit à chuchoter d'une effrayante façon; tout à coup on entendit un bruit horrible: les instruments de cuivre, les cors, les basses, les violons & les altos se mirent à rugir tous à la fois; les assistants, disposés à la bienveillance, écoutèrent encore quelques minutes, sans manifester leur impatience.

Le jeune compositeur, caché dans un coin obscur de la salle, disait tout bas à son ami le Parisien :

« Cette musique les étonne, ils n'en comprennent pas la portée. Mais ils ne sentent donc pas, les malheureux, que cette œuvre, c'est l'expression des souffrances de notre siècle, la lutte de l'humanité contre la société. »

Il achevait à peine cette phrase, qu'un effroyable charivari d'instruments éclata comme la foudre :

« Assez ! assez ! » criait-on de toutes parts.

Et chacun d'aller chercher son chapeau & son manteau pour s'enfuir au plus vite.

Au sortir de cette cérémonie grotesque & douloureuse, le jeune auteur refusa le bras de son ami qui voulait le reconduire & le consoler, il rentra chez lui, chargea un pistolet & se brûla la cervelle.

Il s'appelait Noël Bonnaire. Tous les journaux de l'époque enregistrèrent ce funeste événement.

Le jeune Parisien, plus modeste dans ses ambitions artistiques, continua à travailler avec courage.

Nous avons tous entendu les compositions charmantes & originales d'Hippolyte Monpou ; c'était lui.

Monsieur Massenet s'est quelque peu approché du genre excentrique dans sa partition de *Ruy-Blas*. Certes, il y avait dans l'œuvre de Victor Hugo des situations dont un talent plus sage eût tiré un heureux parti. Monsieur Massenet écrit sa musique d'une façon très-correcte. Il a la science de l'instrumentation ; mais le charme & la mélodie lui font souvent défaut. Qu'il réfléchisse ; il a devant lui, peut-être, un avenir glorieux, il sait composer, il a de la verve, de l'énergie même ; mais il suit une voie fatale. Il dédaigne de faire de la musique à la manière de ses devanciers. Il trouve leur méthode commune, & tout au plus bonne pour le vulgaire. Il se trompe, & s'il persiste, les chutes le lui apprendront.

Le morceau d'entrée de l'opéra nouveau est tellement bruyant & obscur, qu'il est absolument impossible de définir la pensée du compositeur.

Nous avons remarqué la chanson de Maritana, qui ne manque pas de couleur. Il est regrettable que les couplets de don César :

Partout où l'on chante,

Partout où l'on boit...

soient d'une gaieté si vulgaire. La situation & le caractère du héros eussent permis à monsieur Massenet de faire quelque chose d'original & de viril qui manque essentiellement dans cette partie de la partition.

Mais silence, voici venir la musique réaliste ; c'est un long quatuor dont on parlait tout bas, avant le lever du rideau, comme d'un chef-d'œuvre destiné à remuer le monde des arts. Est-ce une émeute de la rue ? est-ce une tempête sur la mer ? est-ce l'exercice à feu de Vincennes dont le bruit pénètre dans la salle, ou bien la bourrasque cassette à la fois toutes les vitres du théâtre ? Les cris des chanteurs & le déchaînement de l'orchestre nous empêchent de saisir autre chose qu'un vacarme épouvantable.

Les disciples sont à leurs bancs & déclarent que c'est splendide. Il faut croire que nos facultés de compréhension ne sont pas à la hauteur de la circonstance.

Une nuée formidable de claqueurs fait bisser une berceuse, qui renferme plus de grâce que d'ampleur, & plus de forme que de fond.

Ici se trouve un duo de deux basses, très-distingué & fort bien écrit pour les voix. L'accompagnement d'orchestre est brodé avec beaucoup de charme & de savoir-faire. L'orgue y produit un excellent effet. C'est, à coup sûr, la meilleure page de l'ouvrage, dont nous ne dirons rien de plus.

On sent, en écoutant cet opéra, que l'auteur a de la verve, & possède la science d'assembler correctement les notes. C'est une nature jeune, virile, & qui peut acquérir la puissance d'un grand artiste.

Que monsieur Massenet lise & relise Mozart & Weber. Si l'étude des maîtres a toujours son à-propos, il y a des époques où l'on sent plus vivement encore le besoin de se recueillir dans la contemplation des chefs-d'œuvre du passé, pour se défendre & se fortifier contre les défaillances du présent.

MARIE LASSAVEUR.



ÉCONOMIE DOMESTIQUE

GATEAU ROULÉ OU KINCK

Deux œufs ; même poids de farine, même poids de sucre. Mélez la farine & le sucre, ajoutez vanille, cassez-y vos œufs, & battez fortement pendant un quart d'heure.

Chauffez une plaque de tôle, beurrez-la, étendez-y un peu de votre pâte, aussi mince que possible, mettez au four, ou sous un four de campagne bien chaud. Surveillez la cuisson ; aussitôt que la pâte est colorée, soulevez-la avec soin, à l'aide d'un couteau ; étendez-la au fond d'un vase creux pour qu'elle en prenne la forme ; agissez vivement avant que la pâte perde sa souplesse. — Faites-en autant que vous avez de pâte, servez chaud.

SIROP DE PUNCH

1 litre rhum.

2 litres eau-de-vie.

2 grammes cannelle concassée.

4 citrons.

4 oranges.

15 grammes thé vert.

15 grammes thé noir.

3 kilos & demi sucre.

6 litres eau.

Levez finement le zeste des fruits & laissez-les infuser une nuit dans un mélange d'eau-de-vie & de rhum ; exprimez le jus des citrons & des oranges ; faites bouillir l'eau, faites infuser le thé & versez cette infusion, feuilles comprises, avec l'eau bouillante sur le sucre placé dans une vaste bassine, ajoutez la cannelle ; quinze minutes d'ébullition. Retirez du feu, versez peu à peu l'eau-de-vie & le rhum ; passez au tamis de soie ; mettez en bouteilles ; bouchez lorsque la liqueur sera froide.

Gardé une année en bouteilles, ce punch devient exquis.

Pour s'en servir, on le réchauffe sans bouillir & on ajoute un peu de rhum.

CORRESPONDANCE

JEANNE A FLORENCE

DEPUIS quelques semaines, ma chère Florence, en dépit des préoccupations nombreuses de la fin & du commencement de l'année, il a été beaucoup question, dans notre charitable ville de Paris, des moyens de secourir efficacement les malheureux inondés du mois de décembre. Pauvres gens ! comme ils sont à plaindre, en effet, & comme ils paient cher la satisfaction d'habiter les bords pittoresques, & si rians d'ordinaire, de la Seine & de la Marne ! car, après avoir été, pendant la guerre, successivement

éprouvés par le feu, par les obus, par l'occupation étrangère, les voici, à peine remis de leurs désastres, ruinés de nouveau par l'inondation... Aussi, comme chacun les a plaints du meilleur de son cœur & s'est empressé de leur venir en aide !

Des souscriptions, fabuleusement remplies... en un rien de temps, ont été ouvertes pour eux ; tous nos artistes grands et petits ont offert avec un admirable entrain, le concours de leur talent pour les secourir ; les peintres ont fait vendre des tableaux, des dessins à leur bénéfice ; les musiciens

ont organisé des concerts; les industriels ont envoyé des dons en nature... Dans chaque cercle, dans chaque salon, dans chaque famille, on a multiplié les collectes, entrepris des travaux dans le but de grossir le trésor commun. Puis, ce sont des tombolas, des ventes de charité, des soirées, musicales & dramatiques, patronnées par d'illustres noms, qu'on retrouve toujours en semblables circonstances.

Nos grandes dames les plus connues & les plus titrées se sont mises à la tête du mouvement, & inventent, chaque jour, quelque nouveau moyen de *forcer*, au profit de leurs protégés, la charité de ceux qui les entourent.

Combien de petits enfants ont sacrifié leur Noël & leurs étrennes pour les inondés! Combien de jeunes fiancées, l'argent des fleurs quotidiennes qu'elles recevaient avec tant de plaisir!... Et ces braves artisans qui ont distrait de leur maigre salaire la part des inondés? Et ces généreux étrangers qui, sans même vouloir livrer leur nom à la reconnaissance publique, ont secouru nos infortunés compatriotes avec autant d'entrain que s'ils eussent été les leurs?

Tes amies parisiennes, voulant coopérer à la bonne œuvre commune, selon les très-petits moyens dont elles peuvent disposer, se réunissent chaque soir autour d'une table à thé, dans le but de travailler pour ces infortunés riverains de la Seine & de la Marne. Ces réunions sont si agréables, qu'on peut, en vérité, les considérer comme une récompense anticipée du *tout petit peu* de bien qu'elles sont appelées à produire.

Bien entendu, nous sommes plus nombreuses que pour nos jeudis habituels, notre société s'étant grossie, & se grossissant encore, chaque jour, de tout ce qu'il y a de dames & de jeunes filles charitables parmi nos connaissances. Il y a même quelques papas de bonne volonté qui contribuent à l'agrément général de la réunion; témoin l'histoire de l'éventail depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours, qui nous fut racontée, hier, par un monsieur fort érudit, à propos de l'éventail, brodé de paillettes, que confectionnait sous ses yeux l'une de nos travailleuses!

Je voudrais, chère Florence, pouvoir me rappeler quelques-uns des détails de cette histoire pour te les redire, car l'éventail est un ustensile si répandu, si féminin surtout, — puisqu'on l'a appelé, je crois, le *sceptre de la femme*, — que c'est bien le moins que nous en connaissions un peu les fastes.

D'abord, notre narrateur prétend (un peu fantaisistement, comme tu vas voir) que l'éventail est aussi ancien que le monde, & que le premier a dû être inventé au paradis terrestre par Adam, ramassant quelques plumes d'autruche, semées sur les gazons de l'Éden, pour les offrir à Ève, qui s'en servit afin de rafraîchir l'air autour d'elle...

Comme les saints livres ne font pas la moindre mention de ce fait intéressant, nous nous borne-

rons à supposer, n'est-il pas vrai, chérie? qu'en effet, dans les pays chauds, on a dû éprouver le besoin de l'éventail dès les premiers âges du monde... Et la preuve, c'est que chez les plus anciens peuples, on l'employait, dans les cérémonies sacrées, pour préserver les offrandes aux dieux, des souillures des insectes.

Il était aussi, paraît-il, un attribut de la puissance, de la souveraineté, car sur les fresques retrouvées à l'un des palais de Thèbes, on voit Ramsès, je ne sais plus lequel, entouré de personnages portant des éventails, ou plutôt une sorte d'écran de forme demi-circulaire, fixé à un long manche & tout bariolé de couleurs vives. Cela tenait lieu d'étendard, nous dit notre obligé historien, & ne pouvait être placé qu'entre les mains de princes du sang & de dignitaires d'une bravoure éprouvée.

Il est supposable que l'invention des éventails plissés est japonaise, car les Japonais ont un dieu — celui qui préside, selon eux, au bonheur des humains — représenté ayant à la main un éventail ainsi fait.

En Grèce, on donna d'abord la forme de la feuille de platane à l'éventail; puis, quelques siècles avant Jésus-Christ, les femmes grecques en adoptaient en plumes de paon, importées de l'Asie Mineure. Euripide, dans son *Oreste*, parle d'un esclave qui rafraîchissait les joues & les cheveux d'Hélène endormie avec un bouquet de plumes, suivant la coutume des Phrygiens.

Il y a une foule de modèles d'éventails sur les vases étrusques du musée du Louvre. Au dire de Virgile, d'Ovide, d'Apulée & de Properce, les dames romaines s'en servaient tout autant que les grecques. Les uns étaient en plumes d'autruche; les autres, comme nos éventails modernes, se fabriquaient avec des planchettes de bois très-minces, c'étaient les *tabellæ* dont parlent Ovide & Properce.

Veux-tu savoir, maintenant, comment l'éventail arriva jusqu'à nous? — Il n'en est question nulle part, prétend notre intéressant chroniqueur, pendant les onze siècles qui s'écoulèrent depuis les derniers Césars jusqu'à l'époque des croisades; mais alors les croisés en rapportèrent du Levant, & l'usage s'en répandit en Europe.

L'éventail se retrouve, dès le treizième siècle, sur les miniatures enluminées des romans de chevalerie. Ils avaient alors la forme de petits drapeaux carrés que les dames tenaient à la main à l'aide d'un manche droit, comme font encore à présent les femmes de Tunis & d'Alger.

Ce fut Catherine de Médicis qui mit en vogue à la cour de France les éventails italiens, vendus par les parfumeurs venus à sa suite; mais ils étaient connus à Paris, depuis la campagne de Louis XII en Italie.

Pierre de l'Etoile donne la curieuse description qui suit d'un ustensile fort apprécié de Henri III

& de ses mignons & qui n'était autre, comme tu vas voir, qu'un éventail :

« On lui mettait (au roi), dans la main droite, un instrument qui s'étendait & se replioit en y donnant seulement un coup de doigt. Il étoit d'un velin aussi délicatement découpé que possible avec de la dentelle à l'entour... Il étoit assez grand, car cela devoit servir comme d'un parasol pour se conserver du hasle & pour donner quelque rafraîchissement à ce teint délicat. Tous ceux que je pus voir aux autres chambres en avoient aussi de même étoffe ou de taffetas, avec de la dentelle d'or & d'argent à l'entour. »

Ailleurs, c'est Brantôme qui parle d'un splendide éventail offert par la reine Marguerite à la reine Louise de Lorraine : éventail en nacre de perles, si beau & si riche qu'on l'estimait plus de douze cents écus, somme énorme en ce temps-là.

On conserve encore en Provence divers éventails offerts par madame de Sévigné à sa bien-aimée fille, madame de Grignan.

Il nous reste du règne de Louis XV — le règne par excellence de l'éventail ! — nombre de chefs-d'œuvre signés Watteau, Boucher, Louvet, etc. Enfin, de nos jours, les éventails sont devenus d'un usage si général, qu'on en vend l'été dans les rues, & l'hiver, dans les théâtres, au prix modique de quinze centimes !... il est vrai qu'ils ne sont

qu'en papier de couleur plissé & en bois blanc... ce qui n'empêche pas notre industrie moderne & nos artistes les plus en renom d'en confectionner qui grossiront plus tard, eux aussi, les richesses des collectionneurs. Et, pour te le prouver par un seul exemple, je vais, chère Florence, te donner la description d'un éventail que pourrait envier, à juste titre, plus d'une princesse. Cet éventail fut offert, comme cadeau d'étranges, il y a quelques années, à madame Rossini, par un jeune artiste, commensal de la maison.

Tu connais *Guillaume Tell*, le chef-d'œuvre du maître, et le ravissant motif *O Mathilde, idole de mon âme* ! eh bien, l'ingénieux artiste avait eu l'idée de peindre sur la soie de l'éventail cet adorable motif, mais en remplaçant les notes ordinaires par des amours dont les têtes occupent sur la portée les places vocales, et dont chaque figure a l'expression de la note qu'elle représente. Les lignes additionnelles sont remplacées par des flûtes & des archets ; enfin, pour les groupes de doubles-croches, les amours sont rassemblés dans des bateaux et les poussent avec des rames. Rien n'est plus ingénieux, plus joliment dessiné, plus charmant !

Et sur ce, adieu bien vite, amie, & toute à toi

JEANNE.

MODES

PORTE-T-ON encore des crinolines ? Telle est la question qui m'est adressée de différents côtés. Je répondrai qu'avec les costumes actuels il est à peu près impossible de s'en passer, surtout dans la rue.

Par crinoline, j'entends non pas cet affreux ballon d'autrefois, mais un jupon en tissu solide, rouge ou blanc, de dimension très-réduite, & sans aucun cercle par devant ; derrière, il y en aura beaucoup, & ils pourront être resserrés à l'aide de cordons élastiques placés en dessous. Il sera donc possible avec cette organisation, & selon le plus ou le moins de lourdeur du costume, d'accentuer ou de diminuer la tournure à volonté.

Avec une toilette demi-longue, on met sur cette petite crinoline un assez haut volant de mousseline empesée, soutenant bien le bas de la jupe en arrière. Ce volant, monté sur un ruban de fil, se faufile simplement, ce qui facilite son blanchissage en dehors de la crinoline.

Pour les toilettes très-habillées ou de bal, je conseille un jupon à grande queue, en mousseline unie ou à carreaux, avec un volant haut de 50 centimètres qui s'arrêtera des deux côtés ; le lé du de-

vant doit être très-plat. Les lés de derrière, extrêmement longs, seront traversés par des coulisses qui, étant serrées plus ou moins, formeront un pouff destiné à soutenir celui de la toilette de dessus. De chaque côté de ce jupon, un peu au-dessus du volant, seront posés des cordons qui devront s'attacher avec d'autres, cousus aux mêmes places en dessous de la robe ; ceci afin que le volume de l'ampleur soit bien rejeté en arrière, & que les queues du dessus & du dessous se suivent bien. Un autre volant, en mousseline fine & garni de valenciennes ou de broderies, devra recouvrir le premier. On peut supprimer le pouff de ce modèle, & le remplacer par plusieurs petits volants, montant jusqu'à la ceinture & posés seulement sur les lés de derrière.

On fait de ravissantes toilettes du soir en faille de deux teintes, nuances claires & douces : Rose pâle & grenat, rose & bleu, gris perle & bleu.

De charmants pékins moirés sont destinés à composer des jupons & des gilets.

Sur ces toilettes claires, quand elles sont montantes, on met de fort jolis gilets tout en dentelle blanche, retenus par des nœuds de couleur, ou

par un bouquet de fleurs à la taille, ce qui égaye beaucoup un costume.

Avec des toilettes plus sévères, on porte de très-beaux corselets de velours sans manches; ils sont noirs ou de couleur, & différemment ornés.

J'en ai vu en velours noir entièrement brodés de jais; en velours grenat également brodés de petites perles de même nuance; d'autres avec guirlande de roses brodées au passé, en soie de couleur. Le bord était garni d'un très-gros liseré de faille blanche surmonté, à l'exception du tour des manches, d'une jolie guipure blanche. On trouve de très-larges rubans en velours ou en faille avec les mêmes broderies, pour faire des ceintures & des nœuds.

Les coiffures, pour les femmes qui ne veulent pas rester nu-tête, sont presque toutes composées d'un pouff rond en dentelle ou blonde, avec fleurs & nœuds de ruban ou de velours. Traînes de fleurs & pans de ruban qui sont souvent de deux teintes, ou en moire, à double face, & de couleurs différentes. J'en ai remarqué un qui n'était orné que de deux petites couronnes de coques de moire, l'une rose, l'autre bleue.

Les coiffures ordinaires se font toujours en dentelle noire, forme Charlotte Corday ou forme Fanchon. Ces dernières sont garnies en diadème, de fleurs ou de ruban.

Les saules font leur réapparition sur les chapeaux. Pour les femmes qui ne sont plus très-jeunes et qui n'aiment pas à découvrir leurs chignons, on les place en arrière & retombant sur le cou. C'est fort élégant.

Nous avons vu, à l'occasion des étrennes, une grande quantité de fichus de formes variées.

Ils sont en crêpe de Chine unis ou brodés, avec de beaux effilés & généralement de couleurs très-claire: blanc, rose pâle, vert d'eau, bleu de ciel ou noir, brodé de couleur.

Nous voyons le fichu Marie-Antoinette, le fichu alsacien un peu transformé par le goût parisien, mais conservant les trois plis traditionnels & se nouant sur la poitrine, comme cela se fait dans le pays. D'autres, plus petits, sont retenus par derrière, avec une cordelière et des glands. Ils croissent à la taille en laissant une ouverture par devant. Cette ouverture est remplie par une grosse ruche de tulle, d'organdi ou de dentelle.

Je citerai encore de charmantes écharpes, longues et brodées; on peut les disposer en berthes sur un corsage décolleté. Elles croissent devant, & viennent nouer derrière ou sur le côté. J'ai vu dernièrement une toilette toute blanche en tulle, & dont le corsage et la jupe étaient ornés avec des écharpes de crêpe de Chine bleu de ciel, entremêlées de bouquets de roses pâles. C'était extrêmement distingué.

Rien n'est plus élégant que cette jolie écharpe qu'on jette sur sa tête comme sortie de soirée.

Pour le même usage il y a aussi des camails à capuchon en dentelle noire, doublés de soie de

couleur. C'est habillé & c'est commode pour le théâtre.

Les souliers de satin se font toujours à hauts talons et à nœuds remontants. Ils doivent être assortis aux toilettes. Presque tous ont des boucles en acier, en vieil argent ou oxydé. J'ai admiré de ravissantes petites pantoufles en satin piqué, de la même nuance que la robe de chambre; puis d'autres en velours, à petit bord de fourrure & gros nœud traversé d'une jolie boucle.

Me voilà tout naturellement amenée à parler de robes de chambre.

C'est toujours la forme princesse, avec ou sans pli Louis XV, qui domine. Cependant on en voit aussi beaucoup avec large plaque et gros pli. Elles sont généralement à queue, puisqu'elles ne se mettent que dans l'appartement. Voici un modèle très-original & à deux fins :

Il est en drap et à petites côtes, blanc d'un côté & bleu de l'autre. Ces deux étoffes sont cousues de façon à ce que ni l'une ni l'autre ne fassent envers. L'ornement est le même de chaque côté. Les manches se retournent & ont des revers. Il y a un petit col, des poches, des boutons; tout cela bleu sur le blanc & blanc sur le bleu.

Cette robe de chambre s'exécute aussi en deux teintes de même couleur: lilas et violet; bleu clair & bleu foncé, etc.

Aux personnes frileuses je recommanderai le modèle suivant, qui a beaucoup de cachet. Il est en cachemire à dessins, fond rouge & à queue. Le bas de la robe, sur une hauteur de 30 centimètres est en soie cerise piquée à petits carreaux, de même que le devant, qui forme tablier. Le pli Louis XV est retenu au cou par un nœud en cordelière, avec deux glands. En dessous du pli, à la taille, passe une autre cordelière plus grosse, avec longs & beaux glands venant nouer sur le devant. Les manches sont larges et fendues du haut en bas devant et derrière. Elles sont doublées de soie &, dans l'intérieur, se trouvent d'autres manches plates en soie cerise piquée.

Comme originalité et grande élégance, décrivons la robe de chambre chinoise. L'étoffe en est ordinairement fort belle. Celle que l'on m'a montrée était en soie fond blanc, avec bouquets brochés de très-jolies couleurs. Doublure en soie rose de Chine.

La forme de cette robe de chambre est celle d'un long paletot droit boutonné un peu plus bas que la taille; là se trouve une échancrure qui fait ouvrir la robe de chaque côté sur le jupon de dessous & donne l'air au devant du corsage d'être à gilet. Pour mettre en dessous, il est donc essentiel d'avoir un joli devant de jupon, soit blanc plus ou moins orné, soit en soie ou en foulard de couleur assortie à la robe de chambre.

J'ai été à même de voir quelques jolies toilettes pour soirées dansantes ou réunions de famille, & je vais, mesdemoiselles, vous en donner un léger aperçu qui pourra vous être utile, ces toilettes étant destinées à des jeunes filles. J'ai pu constater que le foulard faisait le fond de ces charmants costumes. Cette étoffe, par la souplesse du tissu, par l'élégance des dessins & des nuances vous convient sous tous les rapports.

Pour robes de soirées, vous choisirez un de ces tissus unis bleu d'azur, rose de Chine clair, vert d'eau; la jupe sera demi-longue, ornée de trois grosses ruches chicorée, espacées de dix centimètres. Le corsage à basques, ouvert carrément, ornementé de ruches & d'effilé mousse. Une ceinture en foulard, de ton plus foncé, nouée de côté & tombant presque au bas de la jupe. Une seconde toilette était en foulard blanc, à légers bouquets multicolores, & garnie de ruches en taffetas uni, rappelant les nuances des bouquets. Ainsi, la ruche se composant de trois rangs de ruchés : le premier rang en taffetas rose, le second rose clair & le troisième d'un rose si tendre qu'il est à peine teinté. Ces ruches sont disposées en longueur & sont plus fournies dans le bas de la jupe. Le corsage décolleté; un fichu Marie-Antoinette en tulle blanc, orné de volants & de ruches, se noue derrière.

Pour bal, le fichu était supprimé & sur la jupe devait se mettre une très-grande jupe ronde en tulle blanc, relevée & capitonnée par des boutons de roses, piqués dans les ruches de la jupe de des-

sous. C'était frais, joli comme les dix-huit printemps de la jeune fille à qui cette toilette était destinée.

Les foulards avaient été choisis dans une maison bien connue de vous, mesdemoiselles, & qui met à votre disposition la collection d'échantillons unis, à bouquets & à rayures, dont je viens de vous donner un faible aperçu. Il suffit d'en faire la demande à la Compagnie des Indes, 42, rue de Grenelle-Saint-Germain, elle vous l'adressera franco.

Je vous ai parlé des écharpes en foulard qui sont souvent préférées à celles en ruban, parce que le foulard se drape plus facilement & se prête à toutes sortes de combinaisons. L'écharpe en foulard doit tout simplement être effilochée dans le bas. Lorsqu'elle aura servi à donner à une toilette en simple tarlatane un aspect élégant, elle pourra, la saison des bals terminée, être portée sur une toilette sombre, destinée aux soirées d'ouvrage du carême; puis enfin pour l'été vous pourrez en faire des corsages, appelés chemises russes, etc., etc., qui se porteront avec des jupes dont les corsages seront usés ou défranchis. Vous aurez encore la facilité de la faire teindre s'il lui est arrivé quelque accident, car le foulard se teint mieux que toute autre étoffe. Je vous reparlerai le mois prochain de ce tissu, qui a mes préférences, & vous donnerai des détails précis sur les nouveautés en couleur, en dessins qui pourront vous être utiles pour les toilettes à préparer dans l'espérance du printemps.

EXPLICATIONS

GRAVURE DE MODES

Première toilette, pour jeune fille. — Robe en tarlatane, ornée dans le bas d'un grand volant formant créneaux; ces créneaux sont garnis de coques en ruban de satin. — Seconde jupe relevée derrière, par deux gros plis retenus à la taille par deux choux en rubans. — Corsage décolleté à manche courte; la garniture qui borde le haut du corsage redescend devant & forme le gilet qui se termine en petites pattes carrées, dans le bas. — Coiffure guirlande d'azalées, garnie sur le devant & formant traîne sur le côté.

Deuxième toilette, pour jeune femme. — Robe en faille, garnie dans le bas d'un haut volant que surmonte un plissé traversé par un entre-deux brodé. — Polonaise brodée tout autour sur bande plus foncée. — Manche courte formée par un volant brodé qui tourne en garnissant le haut du dos du corsage. — Cordon en

passementerie avec plaque & glands; la broderie & la passementerie sont de nuance plus foncée que la robe.

— Coiffure de primevères en velours. — Collier & bracelet en corail.

Costume de petite fille. — En velours. — Première jupe unie. — Seconde jupe relevée sur le côté. — Corsage avec petites basques plissées derrière. — Gilet décolleté. — Le costume est orné de dents découpées, bordées d'un biais de satin. — Guimpe & sous-manche en mousseline & entre-deux.

DEUXIÈME CAHIER

Sachet à mouchoirs. — P. M. enlacés. — E. H. enlacés avec couronne de marquis. — Toilette de bal pour jeune fille. — Madeleine. — Mouchoir guipure Richelieu. — Garniture. — Entre-deux assorti. — Étoile, lacet anglais & crochet. — Volant. — M. L. enlacés. —

Bande en faille noire. — Dessin soutache. — Tapis de
able. — Garniture pour robe ou jupon. — G. G. en-
lacés. — Coin de cravate. — Pantoufle en cuir d'Alle-
magne. — Porte-aiguilles papillon. — Étoile crochet &
serpentine. — Abat-jour en canevas tulle. — Garniture
festonnée.

PLANCHE II

PREMIER COTÉ

Tunique (première toilette, gravure du 1^{er} février).
Veste hongroise, vêtement d'intérieur.

DEUXIÈME COTÉ

Polonaise pour jeune fille de quatorze à quinze ans.
Tunique pour petite fille (gravure du 1^{er} février).

GRANDE PLANCHE

FILET GUIPURE, TAPISSERIE PAR SIGNES
ET APPLIQUES DE DRAP.

Dessins de mademoiselle Lecker, 3, rue de Rohan.

PREMIER COTÉ.

ANGLE DE RIDEAU, filet guipure. Si l'on emploie ce des-
sin pour grand rideau ou pour store, on fera la grande

étoile du semé; pour le semé du petit rideau, on pren-
dra la petite étoile d'intervalle de l'encadrement. Le
bord & le semé peuvent aussi servir pour aube & nappe
d'autel.

LAMBREQUIN, tapisserie par signes, nuances anciennes.
— Ce modèle peut être employé pour dessus d'autel ou
pour ameublement.

BANDE, tapisserie par signes, pour coussin, fauteuil,
encadrement de portière ou de rideau, etc.

DEUXIÈME COTÉ.

TAPIS DE TABLE en appliques de drap.

Consulter le croquis et l'explication dans le cahier de
Février, pour placer la grande rosace du milieu, la-
quelle, malgré la dimension de la planche, a été forcé-
ment rapprochée du bord, pour donner le quart aussi
complet que possible.

PETITE PLANCHE COLORIÉE ET REPOUSSÉE.

DESSOUS DE PORTE-BOUQUET. Le fond est en satin noir,
les appliques de couleur sont également en satin; la
broderie orientale est en soie floche, cordonnet & ganse
d'or. On pose ce travail sur un rond en carton légè-
rement ouaté & doublé de taffetas bleu ou ponceau; on
garnit d'une petite ruche plissée ou gaufrée.

Ce modèle servira pour dessous de flacon, pelote, pa-
nier à ouvrage, etc.



LOGOGRIFFE



Au Créateur rendant hommage,
Je sers aux pompes de l'autel;
Dans le deuil, au baptême, ainsi qu'au mariage,
Ma flamme monte vers le ciel.
Sans s'épuiser, elle se multiplie;
Pour les absents elle supplie
La sainte Vierge et saint Joseph.
La nuit n'est plus obscure aussitôt que je brille.
Je perds tout en perdant mon chef:
Je ne suis plus alors qu'une guenille.



MOSAÏQUE

C'est une pensée consolante que la plus petite & la plus boueuse mare puisse refléter le ciel. Rappelons-nous cela, quand nous sommes tentés de refuser toute intelligence, toute vie spirituelle à de pauvres êtres en qui, néanmoins, notre Père céleste réfléchit peut-être sa divine image.

HAWTHORNE.

Le beau est ce qui plaît à la vertu éclairée.

J. DE MAISTRE.

Il n'y a pas de limites aux affections : si la terre vous manque, allez à Dieu.

HAWTHORNE.

L'ordre va avec poids & mesure ; le désordre est toujours pressé.

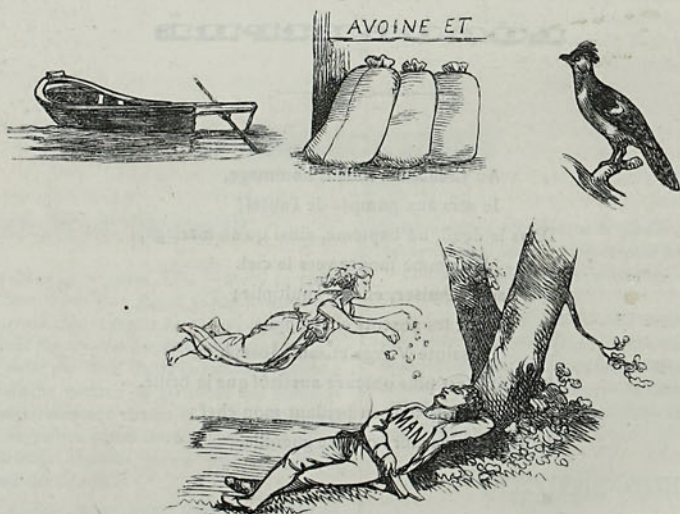
BONALD.

Il n'y a pas d'homme assez spirituel pour n'être jamais ennuyeux.

VAUVENARQUES.

EXPLICATION DU RÉBUS DE JANVIER : Chaque peine mérite salaire

RÉBUS





N° 3877.

IMP. T. DUPUY 22 RUE DES PETITS HÔTELS PARIS

Modes de Paris
Journal des Demoiselles
 ET PETIT COURRIER DES DAMES
 Réunis

Paris, Boulevard des Italiens 1.

Coiffettes de Saison.

Foulards de la Compagnie des Indes, Rue de Grenelle St. Germain, 42.
Parfums de la maison **Avantamonto de Madrid** *N° 30.*

